



HAL
open science

Les enquêtes de Charles Wagley et de ses élèves sur les relations raciales au Brésil dans les années 1950

Christophe Brochier

► **To cite this version:**

Christophe Brochier. Les enquêtes de Charles Wagley et de ses élèves sur les relations raciales au Brésil dans les années 1950. *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 2020. halshs-03780451

HAL Id: halshs-03780451

<https://shs.hal.science/halshs-03780451v1>

Submitted on 19 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une version raccourcie et modifiée de ce texte a été publiée sous le titre « Observer les relations raciales : Les enquêtes de Charles Wagley et de ses élèves au Brésil dans les années 1950 », dans : *L'Homme* n°234-235, 2020, pp. 181-2010.

Les enquêtes de Charles Wagley et de ses élèves sur les relations raciales au Brésil dans les années 1950

Christophe Brochier

Maître de conférences (HDR) en sociologie,
Université Paris 8, 2 rue de la liberté 93126 Saint-Denis cedex.
Chercheur au CREDA, IHEAL-Paris3.
Courriel : chrisbrochier@yahoo.com

Cet article a pour but de décrire le contexte, le déroulement et les conclusions principales des recherches entreprises par Charles Wagley et ses élèves, au Brésil dans les années 1950 dans le cadre du programme de l'UNESCO « La question des races ». Wagley a en effet, entre 1950 et 1952, encadré trois doctorants (Marvin Harris, Harry Hutchinson et Ben Zimmerman) réalisant leur travail de terrain dans des bourgades rurales de l'Etat de Bahia. Aidé d'assistants brésiliens, les trois jeunes hommes ont réalisé des études de communauté en accordant une attention particulière aux relations raciales. L'ouvrage collectif publié par l'UNESCO sur cette base rend compte de ces recherches ainsi que de l'enquête plus ancienne de Wagley en Amazonie en partie sur le même thème. Nous cherchons dans ce texte à replacer ces travaux dans leur contexte et à comprendre leur postérité.

Mots clefs : Brésil, Charles Wagley, Marvin Harris, Enquêtes de terrain, Relations raciales, Méthodologie

This article's goal is to describe the background, the making and the main results of the bulk of researches carried out by Charles Wagley and his students in Brazil in the early 1950's under the financing of the UNESCO's program "the question of races". Indeed, Wagley supervised between 1950 and 1952 the doctoral researches of three students (Marvin Harris, Harry Hutchinson et Ben Zimmerman) in six rural villages of Bahia state. Helped by Brazilian assistants, the three young men carried out community studies with special attention to racial relations. The book published by the UNESCO on this basis included those three articles plus a contribution by Wagley based on a former fieldwork in the Amazon. We try in this article to set those researches back in their proper historical context and to understand their posterity.

Key words : Brazil, Charles Wagley, Marvin Harris, Fieldwork, Racial relations, Methodology.

Les enquêtes de Charles Wagley et de ses élèves sur les relations raciales au Brésil dans les années 1950

Au début des années 1950, le département des sciences sociales de l'UNESCO organise une série de recherches comparatives sur les relations interraciales au Brésil. Cette initiative s'inscrit dans le programme « La question des races » dont fut chargé Alfred Métraux (Maurel 2006). L'idée était que l'étude du Brésil pouvait démontrer qu'une cohabitation harmonieuse entre différents « groupes raciaux » est possible. Des équipes de chercheurs brésiliens et étrangers participèrent ainsi à des enquêtes sociologiques à Rio de Janeiro, São Paulo et Recife¹, auxquelles s'ajoutèrent des études dans les zones rurales de l'État de Bahia. Dans cette région, l'anthropologue américain Charles Wagley (1913-1991) coordonna les recherches de terrain de trois de ses doctorants de Columbia : Marvin Harris, Harry Hutchinson et Ben Zimmerman. Ces derniers réalisèrent avec l'aide de collaborateurs brésiliens, des études de communauté comparables à celles que leur directeur avait menées auparavant au Guatemala et en Amazonie. Ces monographies furent réunies dans l'ouvrage *Race et classes dans le Brésil rural*, publié par l'UNESCO, en 1952.

Le but de cet article est d'étudier en détail les conditions de réalisation, les résultats et la postérité de ces enquêtes bahianaises qui sont mal connues des anthropologues non brésilianistes et souvent lues de façon biaisées par une grande partie des spécialistes². Plusieurs raisons justifient cet exercice d'histoire de l'anthropologie. La première est que le cycle des recherches brésiliennes de l'UNESCO reste une entreprise sans équivalent dans le domaine de l'étude des relations raciales au Brésil. Les ouvrages produits par les différentes équipes constituent encore aujourd'hui une source incontournable de données et de propositions analytiques dans ce domaine. Mais les résultats auxquels elles ont abouti divergent profondément et illustrent le rôle des conceptions idéologiques et des dispositifs d'enquête dans un domaine qui, comme l'a justement relevé Stockzkowski (2007 : 40) « incite particulièrement à faire étalage de bons sentiments ». Évaluer l'apport possible de chaque recherche doit donc se faire en revenant avec attention sur le travail de terrain et sur les méthodes et points de vue qu'ils ont appliqués. Cette entreprise apparaît d'autant plus nécessaire que, depuis les années 1970-1980, l'étude des relations raciales au Brésil a résolument accepté une définition de l'objet focalisée sur la dénonciation du racisme et de ses effets, désormais considérés comme structurant par une majorité de chercheurs aussi bien au Brésil qu'aux États-Unis. C'est principalement grâce à Roger Bastide, en poste à São Paulo dans les années 1950, et à son élève

¹ Le cycle financé par l'UNESCO a finalement produit les ouvrages suivants : *Race et classes dans le Brésil rural* (dirigé par Wagley et publié par l'UNESCO en 1952), *Les élites de couleur dans une ville brésilienne* (écrit par Thales de Azevedo et publié par l'UNESCO en 1953), *Relações raciais entre negros em São Paulo* (par Roger Bastide et Fernandes, publié en 1955 par la revue *Anhembi*), *O negro no Rio de Janeiro* (par Luiz Costa Pinto, publié en 1953 à Rio), *Religião e relações raciais* (écrit par René Ribeiro et publié en 1956 par le Ministère de l'Éducation brésilien)

² Notre but n'est donc pas d'étudier le fonctionnement de l'UNESCO ni le déroulement de ses programmes contre le racisme, tâches déjà réalisées par Chloé Maurel (2006, 2007, 2015) et Marcos Chor Maio (1997, 2001, 2004, 2009). Il ne s'agira pas non plus de retracer le parcours des différents acteurs impliqués. Au sujet de Métraux on se reportera ainsi à ses carnets (Métraux, 1978) ou à la biographie récente publiée par Barilier (2019). Pour Wagley, on consultera le numéro spécial du *Boletim Museu paraense Emílio Goeldi*, (ed. Pace, 2014) et le mémoire de *mestrado* de Rosa (1993). La mise en perspective des débats brésiliens sur les « races » dépasse bien évidemment aussi les ambitions de ce texte qui a été précédé par d'autres publications du même auteur : Brochier, (2010, 2011a, 2011b, 2016a, 2016b).

Florestan Fernandes³, qui dominera la sociologie brésilienne dans les années 1960, que s'est opérée cette inflexion (Brochier, 2010, 2014). Or, ces deux auteurs ont participé au cycle financé par l'UNESCO et le succès des publications de Fernandes a fortement contribué à obscurcir l'apport des anthropologues de Columbia. Par ailleurs, le tournant quantitatif de la fin des années 1970, opéré par des sociologues d'orientation quantitativiste comme Carlos Hasenbalg et Nelson do Valle Silva a contribué à produire un vaste mouvement de recherches sur les relations raciales à partir de données démographiques, reléguant au second plan la méthode ethnographique. Une analyse approfondie (et pas seulement descriptive) des recherches du cycle de l'UNESCO reste donc à faire de façon à évaluer l'apport et les limites de ces travaux en examinant les objectifs des chercheurs, le déroulement concret des enquêtes, l'administration de la preuve et la postérité de chacun des ouvrages. De cette manière, on affronterait explicitement les questions aujourd'hui généralement délaissées des conséquences des enjeux idéologiques dans les recherches sur les relations raciales et du lien entre travail d'enquête et conclusions. Cet article prétend constituer un premier pas en ce sens en présentant dans un premier temps le contexte institutionnel et scientifique des enquêtes bahianaises dirigées par Wagley, dans un deuxième temps, leur déroulement, et finalement leur postérité.

Les recherches financées par l'UNESCO sur les relations raciales au Brésil

A la fin des années 1940, le Brésil est considéré, en particulier aux Etats-Unis, comme un exemple de « coexistence pacifique entre les races ». Cette idée était ancienne puisque empruntée aux récits de voyageurs comme Henry Koster ou Johann Rugendas (Brochier, 2016a), diffusée par des intellectuels comme James B. Clark ou Roy Nash et réaffirmée de manière spectaculaire par les articles de Théodore Roosevelt (Roosevelt, 1914). L'idée que le Brésil ne connaissait pas l'exclusion raciale et que la mobilité sociale était ouverte aux gens de couleur était devenue une sorte de lieu commun dans les années 1920-1930, y compris dans la presse diffusée par les associations de défense des noirs aux Etats-Unis (Hellwig, 1992). Elle est soutenue par les premiers travaux de sciences sociales sur le sujet. Ainsi, l'historien allemand Rüdiger Bilden publie en 1929, après un séjour au Brésil, une première ébauche d'analyse sociologique des relations raciales brésiliennes (Bilden, 1929) qui fera date (« Brazil, laboratory of civilization »). Il adopte pourtant encore un point de vue très influencé par les opinions des élites brésiliennes (Pallares-Burke, 2012), affirmant que la mobilité sociale est libre au Brésil et que le pays a toujours été exempt de racisme. L'anthropologue brésilien Arthur Ramos⁴ soutient à peu près les mêmes idées lors de ses conférences des années 1940 aux Etats-Unis (Ramos, 1941, 1943) et écrit par exemple : « Les noirs, de même que les mulâtres et les blancs ont les mêmes opportunités et participent à tous les aspects de la vie brésilienne » (Ramos, 1941 : 522). L'historien et sociologue Gilberto Freyre⁵, plus connu

³ Florestan Fernandes (1920-1995). Né dans une famille pauvre d'immigrants portugais, il étudie les sciences sociales sous la direction de Bastide à l'Université de São Paulo. Après une thèse d'anthropologie historique, il rejoint Bastide pour le projet d'enquête sur les relations raciales à São Paulo dans le but de dénoncer le racisme contre les noirs. Il prendra la place de Bastide après le retour du Français à Paris et prendra la tête de la plus importante et influente « école » de sociologie brésilienne.

⁴ Arthur Ramos, médecin de formation et disciple de Raimundo Nina Rodrigues avait été au cours de la première moitié du XXe siècle le plus prolifique spécialiste de la culture noire au Brésil. Au début des années 1940, après une tournée de conférences aux Etats-Unis, il oriente ses publications vers une dénonciation franche du racisme (Barros, 2000). Cette orientation intellectuelle ajoutée à son statut incontesté de savant lui avait valu le soutien de Paulo Carneiro, représentant du Brésil à l'UNESCO et du directeur de l'époque Torres Bodet pour le poste de directeur du département des sciences sociales (Chor Maio, 2001).

⁵ Gilberto Freyre (1899-1987) est l'un des auteurs les plus importants des sciences sociales brésiliennes. Issu d'une famille de notables de Recife, il fait ses études aux Etats-Unis, notamment à Columbia où il se familiarise avec l'anthropologie de Boas. En 1933, il publie son œuvre maîtresse *Casa grande e senzala*, dans laquelle il étudie l'histoire

hors du Brésil que Ramos, tient un discours similaire quand il s'efforce d'expliquer la vie sociale dans son pays au public lettré des Etats-Unis : « En dépit de ses imperfections, le Brésil constitue aujourd'hui une communauté dont l'expérience en matière de miscégenation pourrait être profitable à d'autres communautés » (Freyre, 1945 : 99). La première enquête de terrain approfondie sur les relations raciales au Brésil (et non pas sur la culture noire, ou la place des esclaves dans la famille patriarcale) est cependant réalisée par Donald Pierson entre 1935 et 1937 (Vila-Nova 1998, Brochier, 2011, Silva, 2012). Elève de Robert Park à Chicago, Pierson voulait vérifier l'hypothèse de son mentor selon lequel le Brésil constituait, de même que Hawaï ou certaines parties des Caraïbes, un cas particulier de relations entre les groupes raciaux. A partir d'une longue enquête combinant observation, entretiens et analyses d'archives, il conclut qu'il n'y a pas au Brésil de groupes raciaux séparés par une barrière sociale, à l'inverse de la plupart des pays du monde où vivent noirs, blancs et métis (Pierson, 1942). Dès lors, il n'y a pas selon lui, à proprement parler de « relations raciales », ni donc de « problème racial » au sens de conflits structurels entre groupes. Cette situation ne signifie pas qu'il n'existe pas de préjugés négatifs à l'encontre des non blancs, mais simplement que ces formes de relégation ne sont pas structurantes. Ainsi, les préjugés ne se traduisent pas par une véritable discrimination au Brésil. La force dominante de la société serait en fait le mépris de classe qui pénaliserait les non blancs que laissés dans les positions les plus basses de la société après l'abolition de l'esclavage. Franklin Frazier, un autre élève de Park (mais lui-même afro-descendant) qui enquête au Brésil en 1940 confirme les conclusions de Pierson. Il insiste cependant sur le fait que le préjugé négatif contre les noirs conduit à des formes subtiles de mise à l'écart (Frazier, 1942, 1944). Ruth Landes, une ethnologue de Columbia, qui réalise son *fieldwork* à la même époque (Landes, 1947) souligne, quant à elle, l'importance de la culture et de la position sociale dans le vécu des non blancs, qu'elle décrit structuré essentiellement par les rapports de classes. On ne peut donc s'étonner que l'UNESCO qui, après la guerre, avait décidé de lutter contre le racisme, se saisît du cas brésilien pour montrer que les noirs et les blancs pouvaient vivre ensemble sans conflits structurels.

En 1949, la sous-commission de prévention des discriminations des minorités du Conseil économique et social des Nations Unies demande à l'UNESCO un programme de lutte contre le racisme (Chor Maio, 2015). Le programme « la question des races », confié à l'anthropologue suisse Alfred Métraux, débouchera sur plusieurs déclarations consacrées à la notion de race (Maurel, 2006, Banton, 2008) notamment après la première réunion d'experts de 1949⁶, et sur des publications destinées à lutter contre la prégnance dans l'opinion publique de préjugés raciaux. Son autre volet est moins connu, en particulier des lecteurs français. Il concerne un ensemble de recherches empiriques sur les possibilités d'une bonne entente entre les « races ». Chloe Maurel (2006) a ainsi décrit l'enquête de Leiris dans les Antilles françaises, mais a laissé partiellement dans l'ombre les enquêtes brésiliennes qui constituent pourtant la partie principale du cycle. Le chercheur brésilien Marcos Chor Maio (1997, 1998) a étudié en détail l'élaboration du programme « la question des races » et a montré comment l'idée d'une « recherche pilote » en Amérique latine qui apparaît au début de 1950 a abouti à un projet d'« enquête témoin » (Métraux, 1951b) au Brésil. Le choix du pays s'explique par sa réputation, déjà évoquée, et par le travail d'influence du représentant brésilien à l'UNESCO Paulo Carneiro⁷, mais aussi celui de Ramos, du sociologue brésilien Luiz Costa Pinto⁸, d'Alfred Métraux et de son assistant brésilien Ruy Coelho⁹.

de la famille patriarcale et rurale nordestine. Malgré une courte carrière comme enseignant de sociologie à l'université de Rio dans les années 1930 et un poste de député fédéral dans les années 1940, Freyre est avant tout l'auteur d'une œuvre considérable d'histoire sociale.

⁶ Qui réunissait : E. Beaglehole, J. Comas, L. Costa Pinto, F. Frazier, M. Ginsberg, H. Kabir, C. Lévi-Strauss, M. Ashley-Montagu.

⁷ Paulo Carneiro (1901-1981) chimiste brésilien formé en France à l'institut Pasteur. Très francophile, inspiré par le positivisme, il exerça plusieurs postes administratifs de haut niveau au Brésil dans l'agriculture avant de représenter son pays à l'UNESCO en 1946 (Chor Maio, 2004).

⁸ Luiz Aguiar Costa Pinto est né en 1920 dans une famille de l'élite terrienne bahianaise. Il fait ses études de sciences sociales à Rio de Janeiro à la fin des années 1930 sous la direction de l'anthropologue Arthur Ramos et du juriste français Jacques Lambert. Il réalise ensuite sa carrière d'enseignant essentiellement à la faculté des sciences

Ramos qui avait contribué à affirmer que le Brésil pouvait être tenu comme une sorte de contre exemple des Etats-Unis en matière de relations raciales, voulait attirer l'attention scientifique et politique sur son pays tout en stimulant l'activité des chercheurs brésiliens qui manquaient alors cruellement de crédits (Brochier, 2010, 2016b). Les recherches au Brésil pouvaient en 1949 être justifiées au nom de la « bataille idéologique » (Ramos, 1949) contre les conflits raciaux, en s'appuyant sur des connaissances scientifiques permettant de « démontrer que l'harmonie est possible »¹⁰. La mort de Ramos en octobre 1949 ne changea pas l'orientation brésilienne du plan de recherches : c'est Alfred Métraux qui dirige à partir de 1950 la « division pour l'étude des questions de race » au sein du département des sciences sociales (dirigé successivement par Robert Angell puis Ava Myrdal) et qui va donc mettre en application le programme de la « question des races » et coordonner les enquêtes empiriques au Brésil (Maurel, 2007).

Les documents disponibles ne permettent pas de savoir exactement quel regard l'anthropologue suisse portait sur la situation raciale brésilienne. Quand il présente dans le journal de l'UNESCO, en juillet 1950, le projet de recherches au Brésil, Métraux parle de « déterminer dans quelle mesure les facteurs économiques, politiques, culturels et psychologiques aident ou empêchent les relations harmonieuses entre les races et les groupes ethniques » (Métraux, 1950 : 8). Le Brésil serait le terrain d'observation approprié dans la mesure où, comme l'affirmait un programme de travail établi au même moment, il « a moins souffert que d'autres nations des effets de ces préjugés qui sont la racine de tant de vexations et de cruautés dans des pays de composition ethnique similaire ¹¹ ». La position de l'UNESCO et de Métraux semble donc, tout au moins au début du processus, alignée sur les idées de Freyre et de Ramos. Mais elle reste imprécise et plus militante que véritablement scientifique. Ainsi l'« harmonie » dont il est question est-elle une notion relative qui prend son sens vis-à-vis du Mississippi ou de l'Allemagne nazie ou bien une véritable description ? Les documents publiés par Métraux montrent d'ailleurs que sa position a évolué au fil de ses échanges avec les spécialistes impliqués. L'article de 1951 par lequel il annonce le projet dans *Le Courrier de L'UNESCO* montre l'influence contradictoire de ses sources d'information¹². Ainsi, le Brésil a permis l'ascension des mulâtres, mais « il serait excessif d'affirmer que le préjugé de race y est inconnu » (Métraux, 1951a : 3). Les proverbes racistes existent, mais « ces pointes n'empêchent pas les gens du peuple de faire bon ménage malgré les différences de pigmentation » (idem). On voit ici l'influence de Pierson et Freyre. Dans un rapport interne, rédigé au même moment, il signale, conformément aux idées de Roger Bastide¹³, que le racisme grandit chez les classes ouvrières blanches « car il exprime la crainte de la concurrence ».

Indépendamment de ces positions, une tâche importante des organisateurs du cycle de recherche a été de déterminer, au début de l'entreprise, le nombre d'enquêtes et de leur localisation. L'inclusion de Bahia était considérée comme évidente dès le départ pour des raisons historiques et anthropologiques (notamment les travaux de Pierson et Ramos) mais également pour des motifs

économiques et dans différentes institutions de recherches en défendant généralement une position inspirée par le marxisme et tournée vers les questions de développement. En 1949, grâce à Ramos, il est appelé à la réunion des experts de l'UNESCO devant statuer sur la notion de race.

⁹ Ruy Galvão de Andrada Coelho (1920) est étudiant en sciences sociales à l'Université de São Paulo à l'époque où Bastide y est en poste. Il appartient à la génération des pionniers des nouvelles sciences sociales brésiliennes dans les années 1940 au côté de Florestan Fernandes, Gioconda Mussolini, Antonio Candido. Il fait cependant ses recherches doctorales avec Herskovits à Northwestern sur un groupe ethnique au Honduras. Après avoir enseigné un an à Porto Rico, il rejoint Métraux à l'UNESCO. Le reste de sa carrière se fera cependant comme sociologue au Brésil à partir de 1952.

¹⁰ Les données de ce chapitre sont tirées des archives de l'UNESCO. Voir : « Projet de programme pour les activités de l'UNESCO dans le domaine des questions de race », 1950, *Minorities and race questions* : dossier 323.1.

¹¹ « Unesco and its program », 18/7/1950, *Minorities and race questions* : dossier 323.1, boîte 145.

¹² Son journal (Métraux, 1978) montre ainsi l'influence de ses conversations avec Thales de Azevedo, Bastide et Fernandes (Macagno, 2013).

¹³ « Les renseignements que j'ai reçus sur l'état des rapports inter-raciaux à São Paulo m'ont persuadé qu'une enquête bien menée peu mettre en lumière des faits encore peu connus et saisir sur le vif les débuts d'une évolution susceptible d'altérer l'image peut-être trop optimiste que l'on se fait du problème racial au Brésil », memorandum adressé par Métraux au directeur général de l'UNESCO, 22/01/1950.

pratiques. A Bahia, Charles Wagley et son équipe d'étudiants de Columbia étaient déjà, en 1950, engagés dans un projet de recherches en coopération avec le gouvernement de l'État régional (Métraux, 1951b). Il s'agissait de faire réaliser l'étude de trois zones rurales par trois duos constitués chaque fois d'un étudiant de Columbia et d'un étudiant brésilien. Wagley contacte donc l'UNESCO pour proposer un rattachement de son projet au cycle (Chor Maio, 2001). Il suggère aussi que le médecin et anthropologue bahianais Thales de Azevedo¹⁴, étudie la capitale, Salvador.

Pour l'UNESCO, le cas bahianais une fois programmé, il fallait décider la question de l'extension à d'autres régions. En 1951, les documents de l'UNESCO ne font mention que de prévisions d'« enquêtes complémentaires dans les parties septentrionales et méridionales du Brésil »¹⁵. L'idée de prolongements à Rio de Janeiro, São Paulo et Recife ne prendra corps que progressivement au fil des échanges entre les responsables, notamment Ruy Coelho, le psychologue Otto Klineberg¹⁶ qui dirigeait la section des sciences sociales appliquées, mais aussi Bastide à São Paulo, Costa Pinto à Rio et Freyre à Recife. Métraux comprit rapidement que tous les groupes de chercheurs importants au Brésil étaient en concurrence et en désaccord sur le sujet et qu'il s'agissait de ne « vexer » personne¹⁷. Le programme devait permettre à chacune des institutions importantes (Université de Rio, Université de São Paulo et Fondation Joaquim Nabuco à Recife) de recevoir une part de financement et à chaque ligne théorique de s'exprimer tout en enrichissant l'éventail des cas étudiés¹⁸.

Il est remarquable toutefois que la question des méthodes ne soit entrée en jeu que de façon secondaire dans les débats préparatifs. Wagley était un anthropologue de terrain accompli, Ribeiro avait été formé par Melville Herskovits et avait à son actif des recherches poussées sur les religions mais Bastide n'avait pas encore réalisé de grande enquête de terrain, tandis que son assistant Florestan Fernandes était un débutant. Costa Pinto comme Thales de Azevedo avaient essentiellement travaillé jusque là à partir d'une documentation écrite¹⁹. Les différentes équipes allaient-elles utiliser les mêmes méthodes avec la même réussite ? Otto Klineberg, qui participe à l'élaboration du projet en 1950, avait signalé que l'utilisation de questionnaires était sans doute inappropriée pour mettre à jour des attitudes racistes en raison des usages brésiliens en matière de relations raciales. Pourtant, il relève également que des tests d'attitude à la manière de Bogardus pouvaient servir de comparaison avec les États-Unis²⁰. Métraux et ses collaborateurs entrèrent ainsi en correspondance avec différents chercheurs spécialisés dans les relations raciales ou l'étude du Brésil pour obtenir des avis et des recommandations. Le statisticien Giorgio Mortara écrivit ainsi : « Une idée des relations sociales entre les différents groupes de couleur peut-être obtenue seulement par l'observation directe et attentive de la vie sociale du fait que nombre de faits significatifs ne sont pas susceptibles d'une expression statistique ou ne sont pas l'objet d'une recherche statistique »²¹. Donald Pierson, qui avait été contacté pour conseil, avait fait parvenir des extraits de

¹⁴ Thales Góes de Azevedo (1904-1995) était médecin de formation. Né dans une famille de la petite bourgeoisie de Salvador (père pharmacien, mère institutrice), il s'intéresse à la médecine sociale puis à l'anthropologie des années 1930, avant de se consacrer à des recherches d'histoire sociale bahianaise. Il publie notamment *Povoamento da cidade de Salvador* en 1949, ce qui le qualifie pour rejoindre le projet Columbia-Bahia (Chor Maio & Consorte, 1996).

¹⁵ Archives de l'UNESCO : Etude sur les tensions raciales 1947-1952, document pour distribution générale, 25 janvier 1951.

¹⁶ Otto Klineberg (1899-1992). Canadien d'origine, médecin de formation puis professeur de psychologie sociale à Columbia, converti à l'anthropologie par Boas, il enseigne pendant deux ans (1944-1946) à l'université de São Paulo. Spécialiste de l'étude de l'intelligence et antiraciste convaincu, il est recruté en 1948 par l'UNESCO pour le projet d'étude des « tensions entre groupes humains ». Pour une étude complète : Maurel (2015).

¹⁷ Archives de l'UNESCO : Lettre à G. Myrdal du 26 janvier 1951.

¹⁸ Seules les enquêtes bahianaises ont été publiées par l'UNESCO. Métraux n'a donc pas pu tenir son engagement initial « tous ces travaux recueillis dans un ou deux volumes seront publiés par l'UNESCO » (Métraux, 1951b : 8)

¹⁹ Thales de Azevedo était connu pour son étude historique sur la population de Salvador. Costa Pinto avait publié avec le juriste français Jacques Lambert, également dans le domaine de l'histoire sociale sur les luttes et les vengeances familiales.

²⁰ Archives de l'UNESCO : Mémoire du 1^{er} août 1950.

²¹ Archives de l'UNESCO : Lettre de Giorgio Mortara à Robert Angell, 1^{er} août 1950.

l'appendice de méthode de sa thèse qui recommandaient de favoriser l'observation directe, de changer régulièrement de lieu d'habitation pour rencontrer des gens différents et de participer à des activités variées avec les populations locales tout en se méfiant des statistiques officielles. Métraux, de son côté, avait apparemment des exigences méthodologiques de deux ordres : d'abord une analyse d'ensemble de la situation raciale et sociale, et ensuite l'usage de méthodes « rigoureuses et diversifiées ».

Pour le vérifier, il se rend en mission d'inspection à Salvador, Rio et São Paulo, à la fin de 1950 et au début de 1951, de façon à rencontrer les différentes équipes (Métraux, 1978). Il veut s'assurer que les résultats seront à la mesure des attentes. Ainsi il est enthousiasmé par le début d'enquête de Harry Hutchinson, l'un des élèves de Wagley : « Comme j'ai pu le constater, M. Hutchinson a su se créer une position qui lui permettra d'étudier le problème dans les différentes couches sociales, depuis l'aristocratie des planteurs, jusque dans les couches les plus populaires »²². A Thales de Azevedo, il propose un aménagement de son plan de travail de façon à mieux cerner les spécificités des relations raciales selon la profession. Mais dans l'ensemble, les chercheurs sont libres de travailler comme ils le souhaitent dès lors qu'ils étudient les relations raciales. De retour de mission, Métraux signale à sa direction que les chercheurs brésiliens mobilisés par le projet souhaitent faire avancer leurs carrières grâce au financement de l'UNESCO et que des questions d'ego rentrent en jeu : ils veulent des publications séparées et refusent de voir leur nom mêlé à celui d'adversaires dans des publications collectives²³.

Les recherches de Charles Wagley au Guatemala et au Brésil

Si l'on veut comprendre le contexte des enquêtes de Wagley et de ses élèves, les relations avec l'UNESCO apparaissent moins importantes que leurs expériences en tant que chercheurs. Métraux connaissait Wagley depuis 1939 et avait toute confiance en lui²⁴. Il n'a exercé aucun contrôle sur l'exécution des recherches à Bahia, se bornant à constater leur avancement rapide (Métraux, 1978). L'accord avec l'UNESCO prévoyait d'ailleurs seulement que les enquêtes de communauté accorderaient une place importante à l'étude des relations raciales. Rien ne permet donc de penser que Wagley et ses élèves aient subi une influence scientifique ou idéologique de la part des responsables de l'organisme parisien. L'attachement de Wagley à la méthode de l'étude de communauté rurales semble, au contraire, plus décisif.

D'après son témoignage autobiographique (Wagley, 2011), ses premiers travaux avaient été guidés par la volonté de pratiquer l'enquête de terrain plus que par le choix d'un pays ou d'une région. La disponibilité d'une bourse, l'incita à choisir le Guatemala pour sa recherche doctorale en 1937. Les populations rurales de ce pays restaient encore mal connues à la fin des années 1930 et Wagley voulait compléter les enquêtes de Ruth Bunzel²⁵ qu'il connaissait et appréciait. Après sa thèse, toujours à la recherche de financements et d'occasions de recherches, il prévoit d'enquêter à Madagascar mais le début du conflit mondial en 1939, dissuade la Fondation Ford de lui attribuer une bourse ; il se reporte donc sur le Brésil à la faveur d'une opportunité institutionnelle. Le département d'anthropologie de Columbia avait été contacté par le *Museu nacional* de Rio de

²² Memorandum adressé au directeur de l'UNESCO le 22 janvier 1951.

²³ Archives de l'UNESCO : Lettre de Métraux au directeur général de l'UNESCO, 8 février 1952. L'idée d'une publication groupée déplaisait fortement aux auteurs, en particulier Florestan Fernandes (Métraux, 1978).

²⁴ Métraux et Wagley s'étaient rencontrés à Yale en 1939 où le Suisse avait enseigné. Les deux hommes avaient voyagé sur le même bateau pour l'Amérique du Sud, l'un allant en Argentine, l'autre au Brésil (Wagley, 1963). Métraux avait proposé à Wagley d'être son assistant pour son enquête dans le Chaco mais le jeune homme y avait renoncé, redoutant de subir la « forte personnalité » du Suisse (Wagley, 2011).

²⁵ Ruth Bunzel (1898-1990), élève de Boas à Columbia, avait étudié les Zunis du Nouveau Mexique dans les années 1920. Elle séjourne dans le village de Chichicastenango au Guatemala de 1930 à 1932.

Janeiro qui souhaitait accueillir de jeunes chercheurs capables de former des étudiants brésiliens. Quelques semaines après sa soutenance de sa thèse (*Economics of a Guatemalan Village*) en 1939, Wagley gagne donc le Brésil afin d'enquêter chez les indiens Tapirapé (Wagley, 1977). Il réalise dans les années qui suivent une série de recherches de terrain auprès de différentes tribus (Pace, 2014) qui lui donnent l'occasion de travailler avec de jeunes chercheurs brésiliens comme Eduardo Galvão²⁶. Pendant la guerre, à la suite de la rencontre fortuite avec un officier américain (Wagley, 2011), il rejoint un projet conjoint du gouvernement américain et des autorités brésiliennes destiné à organiser le transfert de populations du Nordeste vers l'Amazonie de façon à garantir la production stratégique de caoutchouc. Il est ensuite recruté par l'administration brésilienne de la santé qui cherchait à améliorer la couverture médicale des populations amazoniennes. Dans le cadre de ces activités, il découvre la bourgade de Gurupá (peuplée d'à peu près 300 habitants) en 1945. C'est là qu'il choisit de s'établir en 1948 avec sa famille et celle de Galvão pour une étude complète de communauté, après avoir décidé de poursuivre définitivement sa carrière dans les sciences sociales²⁷. Le but de la recherche est de décrire les aspects principaux de la vie des habitants de la localité : travail, famille, folklore, santé, sans but théorique déterminé. C'est à partir des données collectées à cette occasion que Wagley écrira son livre le plus connu : *Amazon town. A study of man in the tropics* (1953).

D'après les documents qu'il a laissés, sa méthode d'enquête consistait essentiellement à poser des questions aux habitants sur leurs habitudes de vie, c'est-à-dire à se servir d'« informateurs », conformément à la tradition établie par l'anthropologie américaine de l'époque. A Chimaltenango au Guatemala, il payait 10 cents la demi-journée des « personnes de confiance » pour recueillir en détail leurs témoignages (Wagley, 1977). Ses notes de terrain²⁸ montre qu'il s'intéressait aux aspects symboliques (histoires, légendes), sociaux (relations professionnelles et familiales) et matériels (productions, ressources) de la vie des villageois. Mais son travail était moins guidé par des considérations théoriques que par la disponibilité des données qu'il pouvait recueillir auprès de ses informateurs. Chez les Tapirapé d'Amazonie, il se trouva confronté à des informateurs moins fiables et moins patients. Il adopta donc la tactique consistant à demeurer allongé dans son hamac, prêt à tout moment y compris la nuit, à profiter des moments de conversation que pouvaient lui accorder ses hôtes. Quand il les accompagnait dans leurs activités quotidiennes, il s'agissait surtout pour lui de recevoir des confidences, plus que de décrire des scènes vécues²⁹. De nombreuses annotations dans ces carnets prennent ainsi une forme généralisée qui ne permet pas de savoir si la source en est des déclarations d'informateurs ou des observations personnelles³⁰. A Gurupá, le journal tenu par Clara Galvão, l'épouse d'Eduardo, qui participe également à l'étude, rend compte du quotidien des deux couples. Les chercheurs ont été accueillis comme des hôtes de marque et leurs journées se passaient essentiellement à recevoir des voisins, des amis ou des notables de passage. Dans les moments libres, ils exploraient les localités voisines, assistaient à des fêtes ou des cérémonies, et

²⁶ Né en 1921, Galvão est diplômé d'histoire et de géographie avant d'effectuer son doctorat sous la direction de Wagley à Gurupá sur la question de la religion populaire. Il fera l'essentiel de sa carrière de chercheur en Amazonie en gardant des liens forts avec Wagley.

²⁷ Wagley déclare dans l'entretien biographique filmé à la fin de sa carrière (Wagley, 2011) que la profession d'anthropologue était très incertaine avant guerre avec des budgets rares et maigres. En 1947, de retour à Columbia, avec une femme et des enfants, il envisage de poursuivre une carrière dans la santé publique. Mais les financements universitaires deviennent alors plus abondants et il dispose de bourses de recherche pour retourner au Brésil.

²⁸ Mises en ligne par l'Université de Floride. Voir *Guatemala Project Field Notes* :

<https://ufdc.ufl.edu/UF00103044/00001/>

²⁹ Il ne s'agissait cependant pas d'un refus de la méthode de l'observation directe mais plutôt de la conséquence du projet consistant à décrire l'intégralité de la culture. Ce que Wagley pouvait constater de *visu* était en effet minutieusement exploité, comme l'atteste par exemple la description d'un viol collectif infligé à une indienne rétive aux obligations du village. Le carnet de notes [*Field Notebooks from the Tapirape Project Files*] est mis en ligne à l'adresse : <https://ufdc.ufl.edu/UF00103176/00007/1j?search=tapirape>

³⁰ Ainsi, on peut lire à page 15 de son carnet de 1939-1940, à la date du 13 mars : « On arrival of man he enters house going immediatly to sit in hammock. Relatives come hear ask "[mot indien]" (have you arrived ?); he answers [...] (yes, yes). Then he may be embraced, but slightly. Then he and wife + brother should cry. » (*Field Notebooks from the Tapirape Project Files*, vol. 7, dossier 11).

effectuaient des visites de courtoisie. La recherche a donc été essentiellement conduite à partir des explications, descriptions et généralisations de quelques informateurs privilégiés, dont les noms reviennent régulièrement³¹. Cecilia, l'épouse de Charles Wagley consignait aussi des données concernant essentiellement la vie quotidienne, la cuisine, la santé, la vie des femmes³². Dans les notes de Charles, on relève parfois le détail de conversations entre autochtones, notées sur le vif, mais l'essentiel du livre a pour source le tableau dressé par petites touches successives par ses amis. Les informations recueillies³³ montrent qu'il s'est intéressé aux aspects concrets et pratiques de l'existence : les maladies, les activités agricoles, les médicaments locaux, les relations de famille, les légendes. Les notes ne suivent pas une logique analytique : les thèmes sont signalés au fur et à mesure que les informateurs les abordent. On trouve donc des indications concernant la hiérarchie sociale, les relations et les typifications raciales, mais en nombre réduit³⁴.

La question raciale ne semblait pas ainsi être primordiale dans son enquête. Il est difficile d'ailleurs de reconstituer ses intentions et ses références en ce domaine à cette époque. Il connaissait évidemment la réputation de « pays sans haine de races » affirmée par les voyageurs (dont Henry Koster et Théodore Roosevelt), les historiens (notamment Rüdiger Bilden et Gilberto Freyre), les anthropologues (en particulier Arthur Ramos) et les sociologues, en particulier Donald Pierson. Ces auteurs sont cités dans ses textes sans que l'on puisse savoir exactement s'ils ont façonné un point de vue initial ou s'ils n'ont servi que de cadrage et de confirmation aux conclusions d'enquête. Quoiqu'il en soit, sur le terrain, Wagley s'est manifestement efforcé de comprendre les logiques de classement social. Il a ainsi constaté que les autochtones distinguaient deux ou trois rangs sociaux, caractérisés par des degrés de prestige différents, hérités de l'époque de la prospérité économique de la région. Cette hiérarchie se combinait de manière peu rigoureuse avec des distinctions raciales : blancs, mulâtres, noirs, et tout en bas, les *caboclos* (c'est-à-dire les métis de blancs et d'Indiens). Il constata que la correspondance entre classes et races était très élastique. Ainsi l'appellation de *caboclo* dépendait moins du type physique que du lieu de vie, de l'activité et du statut social. Il en allait de même pour les « blancs » et les « noirs ». Wagley relève ainsi que « *brancos*, » signifie classe supérieure et pas « blanc de peau ». Les festivités réservées aux « blancs » étaient ainsi accessibles aux personnes noires d'un rang élevé. De même, l'un des ses informateurs lui confirme en parlant des gens de bien dans la ville qu'« ils sont 'blancs' car ils ont de l'argent ». C'était notamment le cas du maire, malgré sa couleur de peau foncée.

Ce sont ces données amazoniennes qui servent à Wagley pour sa contribution à l'ouvrage *Races et classes dans le Brésil rural* (Wagley, 1952), publié en collaboration avec ses élèves, qui, eux, enquêteront dans l'État de Bahia. Mais il adopte dans ce texte un schéma de raisonnement différent de celui mobilisé dans *Amazon town*, fondé sur son constat qu'en dépit des « mélanges de races », les habitants de Gurupá avaient « une conscience particulièrement vive de leurs caractères physiques ». Wagley affirme que ses informateurs se montraient toujours disposés à décrire l'apparence physique des autres villageois et à s'en servir pour les juger et les classer, notamment sur la base d'associations traditionnelles entre catégories raciales et aptitudes innées. Mais Wagley remarque que ces associations servaient aussi à l'autodérision et n'étaient pas prises très au sérieux. Il relève ainsi dans ses carnets, mais pas dans le livre, que l'une des femmes qui excellait à conter des histoires désobligeantes sur les noirs le faisait dans l'intimité de la veillée, mais en avait honte

³¹ Par exemple : « Passamos um dia sem grandes novidades. Já a rotina toma conta do dia e os acontecimentos nos parecem de menor importancia. Na mesa do almoço tivemos como sempre a companhia de E.U., falando, sua admiração por D. Pedro II e todos os demais da Guerra do Paraguai » (*Field Notebooks from the Gurupa Project*, vol. 6, dossier 12, Carnet de Clara Galvão, n°6, 1948, p.28 disponible à : <https://ufdc.ufl.edu/UF00103048/00009>).

³² Voir : *Field Notebooks from the Gurupa Project*, 1948, vol. 5, dossier 10 : <https://ufdc.ufl.edu/UF00103048/00008/33j?search=tapirape>

³³ Voir : *Field Notebooks from the Gurupa Project*, 1948, vol. 1, dossier 3 : <https://ufdc.ufl.edu/UF00103048/00001?search=gurupa>

³⁴ Par exemple : « Nhuduca and João Coimbra with several other associates in conversation said that people are classed in the following manner in Gurupa : Branco, Moreno, Caboclo, Preto. The word mulata is used only for women with the connotation of attractiveness » (*Field Notebooks from the Gurupa Project*, 1948, vol. 1, dossier 3: <https://ufdc.ufl.edu/UF00103048/00001/112j?search=wagley>).

en d'autres occasions. La plasticité des catégorisations raciales, quant à elle, est démontrée grâce à un questionnaire demandant aux enquêtés de catégoriser racialement (en blancs, « morenos », « caboclos », noirs) 200 personnes connues du village et des environs. S'appuyant sur onze réponses, Wagley a pu constater que les individus étaient classés souvent de façon fort différente, puisqu'à chaque fois le statut social (du classé et du classant), le physique et les origines intervenaient. Il aurait pu ajouter ce que l'on constate en relisant les fiches qui se trouvent dans ses archives : aucun des individus de la liste n'a été classé de la même façon par tous les répondants. Bien qu'il signale que le statut empêche certaines classifications raciales (un « riche » n'est jamais « noir », ni « caboclo », un « pauvre » n'est jamais « blanc »), il écrit étrangement que c'est le rang social qui est influencé par le physique. La raison tient sans doute au fait qu'il montre que les métis et les noirs étaient plus nombreux dans les classes inférieures que les blancs, et que les habitants se servaient donc de la typification raciale comme d'un indicateur (en fait un « symbole incertain ») de la position sociale. Plus fondamentalement encore, il considère que l'embauche de salariés était probablement guidée par les stéréotypes raciaux et que les préjugés étaient donc probablement un facteur ralentissant la mobilité sociale des non blancs. Il écrit pourtant de façon à ne pas être mal lu : « la ségrégation raciale est une chose à peine concevable pour les habitants d'Ita [Gurupá] » (Wagley, 1952 : 146) et surtout : « les préjugés et discriminations de race et de couleur constituent seulement l'un des aspects des préjugés et discriminations d'ordre social, et ils ne sont pas seuls à déterminer la nature des relations entre individus et entre groupes (*Ibid.* p. 150) ».

La façon dont Wagley a recueilli ses données explique sans aucun doute l'étrange organisation des idées dans ce chapitre : ayant consigné beaucoup de déclarations à connotation raciste, il s'est probablement senti contraint d'en tenir compte pour décrire les relations raciales. Bien qu'il ait considéré que l'absence de scolarisation et d'opportunités professionnelles fût la raison principale de l'immobilité sociale des noirs et des *caboclos*, il est amené à conclure à un effet de l'association entre métissage et infériorité sociale. Il n'a pourtant pas eu la possibilité d'observer lui-même des situations de discrimination s'expliquant seulement par la couleur de peau. En fait, il semble évident que, sur la base des récits de ses informateurs, il ne soit pas parvenu à démêler classifications sociales et raciales. Alors qu'il a bien vu que l'infériorité « raciale » venait de l'héritage historique des situations d'esclavage (les Indiens, ayant été la principale main-d'œuvre servile, les *caboclos* étaient encore en 1939 les plus méprisés), il hésite à définir la relation de causalité liant race et classe. Conclure, comme le lui indiquaient ses notes, que c'est le statut social qui déterminait la race (à égalité avec le physique) l'aurait contraint à ignorer les données attestant du statut infériorisant du métissage et de la prégnance des jugements sur le physique.

Dans la version qu'il donne des mêmes recherches dans *Amazon town* (Wagley, 1953, puis 1964) Wagley fait disparaître une partie de la confusion due à l'origine et à la teneur des données. Il se borne à exposer avec précision la façon dont les autochtones envisagent et décrivent le statut social et le type racial de leurs concitoyens. Il note comme précédemment l'interférence entre les deux logiques mais ne présente plus l'une comme le produit de l'autre. Il laisse alors mieux apparaître le fait que les représentations sociales et raciales sont un produit de l'histoire et de la géographie locale. S'opposant clairement aux idées que Bastide et Fernandes développent à partir de 1953, il affirme que le Brésil amazonien est bien une « démocratie raciale » c'est-à-dire selon lui que les différences raciales ne produisent pas de tension (en fait elles ne jouent selon lui presque aucun rôle en dépit du bas statut symbolique du métissage) et que les opportunités de mobilité sociale sont ouvertes en dépit des différences physiques (« raciales »). En revanche, il suggère que la modernisation de la région, en brisant les traditions pourrait accentuer les rancœurs des non blancs cherchant à monter dans l'échelle sociale.

Les enquêtes bahianaises

Si la contribution de Wagley au livre publié par l'UNESCO est tirée de son terrain amazonien, celles de ses élèves viennent, comme on l'a vu, d'enquêtes réalisées dans les parties rurales l'État de Bahia. Le choix de cette localisation découlait d'une opportunité institutionnelle plus que d'un intérêt spécifique des chercheurs de Columbia. En 1949, sous l'impulsion d'Anísio Teixeira³⁵, qui est alors directeur du département de la santé et de l'éducation de l'État de Bahia, un projet commun est en effet préparé avec l'université de Columbia. Il s'agit pour Teixeira d'obtenir des données sociologiques utiles à l'action sociale dans sa région (Figueiredo *et al.* 2009). Pour Wagley, qui dirige le projet côté étatsunien, l'accord est une occasion d'envoyer de bons doctorants sur le terrain³⁶. Le financement est assuré à parts égales par les deux institutions, les Brésiliens remboursant une partie des dépenses en monnaie locale, Columbia en dollars. Plusieurs équipes sont alors constituées pour des études de communauté dans plusieurs parties de l'État de Bahia, dans le but d'obtenir une vision représentative de la réalité régionale. Une commission technique composée du médecin et anthropologue Thales de Azevedo, du sociologue Luiz Costa Pinto et de Wagley rassemble des données sociales et historiques permettant de définir un zonage de la région. Pour des raisons pratiques, seules trois zones sont retenues sur les six initialement dessinées. Dans chacune, deux localités doivent être étudiées : l'une « traditionnelle », l'autre plus « développée » (Consorte, 1996, 1999, 2007, 2014). Marvin Harris est ainsi chargé d'enquêter à Rio de Contas et Livramento de Brumado dans la région montagneuse de la Chapada Diamantina, tandis que Ben Zimmerman est affecté à Jeremoabo et Monte Santo dans le Sertão et William Harry Hutchinson à São Francisco de Conde dans le Reconcavo et dans la localité attenante qui abritait l'usine sucrière. Il est prévu qu'au terme d'un travail de terrain d'une durée d'un an (juin 1950-juin 1951), les trois jeunes gens rédigeront chacun une thèse de doctorat susceptible d'être publiée³⁷. L'accord passé entre Wagley et Métraux stipule que le financement accordé par l'UNESCO concerne le volet d'études des relations raciales inclus dans chaque étude de communauté. L'ouvrage réunissant ces contributions sera complété et dirigé par Wagley (Wagley, 1952,1970).

Les informations dont on dispose aujourd'hui permettent de supposer que les doctorants ont adopté les mêmes méthodes d'enquête que leur directeur (Consorte, 2007) : il s'agissait de décrire les principaux aspects de la vie d'habitants de communautés rurales plus ou moins écartées du mouvement de modernisation du pays. Comme leur maître, les élèves sont arrivés au Brésil en ne connaissant que très peu de portugais (Wagley, 1977, Consorte, 2007). Ils se sont également installés durablement dans leur lieu de recherche. Des travaux récents (Sansone, 2006) nous permettent de savoir que Hutchinson a vécu dans la maison des propriétaires fonciers Tourinho-Aires-Junqueira mais également dans les cottages destinés aux employés domestiques. Il a donc pu bénéficier des conseils et des avis de gens liés aux grands domaines agricoles. Par ailleurs, l'insertion locale des trois jeunes chercheurs a été facilitée par l'aide des collaborateurs brésiliens : Thales de Azevedo d'une manière générale (Figueiredo et al., 2009) et, dans le cas de Hutchinson,

³⁵ Anísio Teixeira (1900-1971), juriste de formation et inspecteur de l'éducation dans l'Etat de bahia, il fut élève de Dewey à Chicago et devint par la suite l'un des plus importants promoteurs de la recherche en sciences sociales au Brésil entre les années 1920 et les années 1940 en occupant des postes de premier plan dans l'administration régionale brésilienne.

³⁶ On ne sait pas comment Wagley a choisi les doctorants pour le projet brésilien. Ira et Faye Harrison (1999) affirment que Hubert Ross, un étudiant noir sachant le portugais, avait été choisi le premier, mais qu'en raison de son mariage, il avait décliné la proposition et fut remplacé par Harris. Hutchinson avait 26 ans au moment du projet et Harris 23, sur Zimmerman, qui n'a pas fait de carrière universitaire, on ne sait rien (voir note suivante).

³⁷ Harris et Hutchinson ont mené leur projet à bien et publié leurs thèses (Harris, 1956, Hutchinson, 1957). Zimmerman a eu moins de chance. Il est atteint en juin 1951 par un coup de feu tiré par José de Prado Valladares, le mari (jaloux) de son assistante Gizella Valladares. José était le directeur du Musée de Salvador et Gizella (née Roth) une anthropologue américaine formée par Wagley. Zimmerman qui, comme elle, était comme juif et new yorkais s'était rapproché de Gizella (Consorte, 2007, 2014) au point apparemment de déclencher la fureur du mari. Les conséquences en ont été funestes pour le jeune homme qui, gravement blessé, a dû rentrer aux Etats-Unis et n'a pu achever sa thèse. Il a cependant assisté aux réunions finales du projet organisées par Wagley à Columbia. Une étonnante chape de silence se maintient jusqu'à aujourd'hui sur cet événement que l'on connaît essentiellement par les lettres de Pierre Verger à Métraux (Métraux & Verger, 1994) ; le prestige de José Valladares au Brésil n'y est sûrement pas étranger.

Carmelita de Junqueira Ayres, fille du principal propriétaire local³⁸. Ils ont également reçu le concours d'étudiants qui leur ont servi d'assistants ; ainsi Josildeth Gomes Consorte³⁹ qui tenait les comptes et fut l'assistante de Harris, et Gizella Valladares qui aida Zimmerman. Les équipes constituées se sont efforcées de rencontrer les habitants et de participer aux activités locales. De cette façon, les enquêteurs ont recueilli non seulement des explications et des généralisations de la part d'« informateurs », mais ils ont également noté quelques comportements observés, et enregistré des déclarations en situation. Ils ont ajouté à ces données de première main des questionnaires établis à partir de photos de façon à pouvoir comprendre les modes de classifications autochtones. La reconstitution historique et surtout la spéculation à partir de la mise à jour des situations passées n'ont joué qu'un rôle très secondaire dans leur enquête⁴⁰, contrairement à ce que laissent apparaître les données disponibles dans d'autres recherches du cycle (notamment les travaux de Bastide et Fernandes et de Costa Pinto).

Il est probable que les trois jeunes anthropologues ont tous travaillé sur le terrain à peu près de la même manière, d'autant plus qu'ils étaient régulièrement suivis par Wagley. Il est certain en tout cas, qu'ils ont adopté un même schéma d'exposition dans leurs articles sur les relations raciales. Les premières parties fournissent les précisions historiques, géographiques et économiques nécessaires à la compréhension minimale des faits par le lecteur. Les développements suivants décrivent les communautés en termes de strates sociales, à la manière de Lloyd Warner. Pour cela, les enquêteurs ont demandé aux habitants de classer les gens qu'ils fréquentent selon le prestige et le statut. Trois à quatre strates sociales apparaissent ainsi, fondées en général sur le patrimoine et l'ascendance. Ensuite seulement sont abordées les classifications raciales. Ce point est fondamental : les auteurs ne partent pas de sociétés découpées *a priori* en groupes raciaux comme le feront par exemple Costa Pinto ou Bastide et Fernandes, mais de classes sociales. Ils postulent donc que les relations déterminantes sont celles existant entre positions socioéconomiques types. Ce schéma provient sans aucun doute de l'affirmation par Wagley (et avant par Pierson) de l'inexistence de « groupes » raciaux, du fait de la subjectivité et de l'hétérogénéité des classifications raciales. Les trois auteurs montrent ainsi facilement que les classifications raciales des individus dépendent de critères variés et qu'elles ne dessinent pas des groupes réels qui formeraient la base des relations sociales. Dans un dernier temps, ils examinent la correspondance, en principe assez lâche, entre statut racial et position sociale, ce qui les amène à regarder l'effet probable (peu marqué selon eux) des stéréotypes raciaux sur la mobilité sociale.

Ainsi Hutchinson, dans *Les relations raciales dans une communauté rurale du Recôncavo* montre qu'il n'y a pas de relations proprement « raciales » dans la localité qu'il étudie, pas plus que de « groupes raciaux ». Le statut social des individus est fondé sur la naissance, la moralité, la richesse, l'éducation, le caractère, le respect des règles de cordialité et, secondairement, les caractéristiques physiques qui peuvent renforcer ou atténuer les autres distinctions, puisque des traits africains sont le signe d'une origine en partie servile. Le statut traditionnel du phénotype africain est ainsi fort bas comme l'attestent de nombreux stéréotypes raciaux. Mais les catégories raciales sont nombreuses et leur attribution aux individus dépend de plusieurs facteurs. Hutchinson note avec finesse, que les typifications socio-raciales ne sont pas des descriptions objectives des types physiques mais qu'elles

³⁸ Hutchinson a semble-t-il tiré de Thales de Azevedo et de sa propre expérience des conseils généraux pour les anthropologues en terrain rural brésilien : disposer de lettres de recommandation et rendre visite aux autorités et élites locales. En 1960, dans ses conseils aux chercheurs américains en terrains brésiliens, il écrit ainsi : « Dans les régions rurales, une fois que le notable principal apprend qu'un chercheur étranger est dans les parages, il cherchera à le rencontrer et à établir une relation amicale, l'incluant dans son cercle de relations. (...) Dans tous les cas, l'enquêteur de terrain devra prendre le rôle d'un intellectuel, ce qui le place immédiatement dans une catégorie sociale supérieure et il est supposé se comporter de la même façon que les gens de ces milieux. Au cours de la période initiale, il est préférable de conserver ce type de relations avec la population... » (Hutchinson, 1960 : 42).

³⁹ Josildeth Gomes, qui a alors 20 ans, est institutrice et élève de Thales de Azevedo à l'Université de Salvador où elle étudie l'histoire et la géographie, lorsque le projet commence. Elle fut ensuite élève de Pierson à l'ELSP de São Paulo puis étudiante en anthropologie à Columbia (Consorte, 2007). Une grande partie des données connues sur le projet Columbia-Bahia vient de ses témoignages rétrospectifs.

⁴⁰ De cadrage en fait, comme on a pu le leur reprocher (Papy, 1955).

« expriment aussi implicitement ce que chacun recherche dans les hommes des autres groupes raciaux » (Hutchinson, 1952 : 37). Beaucoup de stéréotypes désobligeants à l'égard des non blancs sont ainsi un moyen de critiquer ceux qui veulent échapper aux hiérarchies traditionnelles pour se « faire valoir » au-dessus de leur condition. Il n'y a cependant pas de discrimination raciale dans la fréquentation des lieux publics ou la sociabilité ordinaire, comme le montre ce passage tiré d'observations sur le terrain :

« [l'aristocratie des planteurs] se tient plutôt à l'écart des autres, mais il arrive souvent qu'un planteur organise une soirée à l'intention de la *redondeza*. Deux ou trois cents personnes assistent parfois à ces réunions ; les Blancs y font figure de spectateurs plutôt que de participants, mais les règles de courtoisie et de l'hospitalité y sont scrupuleusement respectées et aucune distinction de classe n'empêche les invités de s'y sentir à l'aise » (Hutchinson, 1952 : 43).

Si les pauvres sont plus souvent noirs et les riches plus souvent blancs, toutes les strates sociales, hormis la caste semi aristocratique des planteurs, sont mélangées racialement. La mobilité sociale est rare car le prolétariat est à peu près dépourvu d'instruction, d'économies et même d'ambition. Les relations se fondent sur un code de respect traditionnel qui tend à maintenir les hiérarchies héritées, mais Hutchinson suppose que l'industrialisation produira des relations de classes plus dures, moins atténuées par le paternalisme et que les préjugés racistes pourront être utilisés par les plus établis pour freiner les ambitions des plus modestes.

Dans *Les relations raciales dans la région aride du Sertão*, Zimmerman arrive aux mêmes conclusions. Il montre qu'avoir des ancêtres africains abaisse le statut social d'un individu bien que les noirs et les métis se voient reconnaître des qualités traditionnelles comme le courage au travail ou l'honnêteté. Les individus sont classés et évalués par les autres selon des usages qui combinent de façon variable, surtout dans les strates moyennes, l'héritage génétique, la richesse et le prestige, l'éducation, la couleur de peau des enfants, et même les relations personnelles. Donc, « la race n'est pas seule à déterminer la condition sociale (...) c'est seulement lorsqu'une personne ne possède aucun des attributs qui vont généralement avec un rang élevé que la race semble jouer un rôle décisif » (Zimmerman, 1952 : 117 /118). La désignation de la position sociale dépend donc en partie de la typification raciale, de même que les descriptions raciales dépendent des positions sociales. Les deux systèmes de classifications sont interdépendants et ne peuvent être isolés l'un de l'autre. Des traits africains vont généralement avec un statut déprécié, dans le Sertão comme ailleurs, car « les noirs, descendants d'esclaves portent les marques physiques de leur origine et sont dénués de ce que l'on considère dans la communauté comme un des éléments déterminants du rang social : 'une bonne famille' » (*Ibid.* : 93). De là sans doute des embûches à la mobilité sociale (notamment par mariage). Zimmerman ne va toutefois pas plus loin dans l'évaluation probable des effets des stéréotypes, sans doute en raison du faible pourcentage de la population « noire » locale et se borne à ajouter que dans l'avenir, le mépris racial pourrait être instrumentalisé face à une remise en cause des hiérarchies traditionnelles.

Les résultats du travail de Marvin Harris dans *Les relations raciales à Minas Velhas*, sont tout à fait similaires, y compris dans leur présentation. Reprenant l'histoire sociale de la communauté, l'auteur montre que jusqu'à l'époque étudiée, la majorité des pauvres ont la peau foncée, et le décalage entre l'éthos raciste hérité de l'esclavage et les comportements réels tolérants n'a pas posé de problème : « l'argent blanchit ». Mais la résistance au déclassement pourrait inciter dans l'avenir les élites à utiliser des arguments racistes pour maintenir l'ordre ancien. En attendant, Harris récuse l'idée de groupes raciaux pour lui substituer une vision sociale de la race. « A Minas Velhas, l'échelon le plus bas de la société est occupé non pas par le noir (*o preto*) mais par l'odieux *negro* » (Harris, 1952 : 64). Il veut montrer que les positions typiques dans la hiérarchie sociale sont construites à partir d'un composé de données raciales et sociales : fortune, instruction, intelligence, couleur, physique, etc. « Chacun s'efforce donc d'échapper à l'humiliation d'appartenir à la catégorie inférieure en mettant à profit quelque vague particularité physique ou quelque supériorité sociale... » (*Ibid.* : 63). Les gens de couleur sont d'ailleurs toujours prêts à se moquer des plus noirs qu'eux, du moment qu'ils peuvent échapper eux-mêmes à l'opprobre. Dès lors, la « discrimination » ne peut être inférée à partir de proverbes racistes. Harris décrit plusieurs cas dont le plus intéressant montre

un blanc pauvre habitué à proférer des déclarations humiliantes envers les noirs, se confondre en servilités devant des hommes de couleur plus haut placés. Un villageois blanc de peau peut ainsi être un « noir » socialement, car les dénominations renvoient à des groupes nominaux phénotypiques et sociaux. De même que Pierson, Harris montre donc que la le fait d'avoir la peau noire représente une forme d'infériorité même pour les gens aisés. Ainsi, dans certaines situations sociales, les gens de couleur se voient privés des honneurs et des prérogatives qui devraient leur valoir leur réussite sociale. Les membres de l'élite locale souhaitent en effet maintenir l'illusion d'un accord entre le credo racial et les faits, et se servent donc du bas statut de la « race noire » pour figer les positions. Mais l'élément essentiel du statut social reste la fortune, et le facteur essentiel de la mobilité sociale, l'instruction.

Les quatre chercheurs de Columbia ont eu des réunions fréquentes pendant et après les enquêtes de terrain. Il est donc possible que Wagley ait incité ses élèves à voir les choses comme lui. Mais rien n'est sûr car la similarité des situations sociales observées peut tout aussi bien avoir été à l'origine de la convergence. Par ailleurs, le point de vue de Wagley sur la question du racisme était nuancé et ne se conformait pas fidèlement à l'idée de « pays sans haine de race » chère aux élites brésiliennes, comme on peut le constater en lisant ses interventions au *Primeiro congresso do negro* de 1950 (Nascimento, 1968). Rien ne permet donc d'affirmer que Wagley ait été influencé par le point de vue des classes aisées (auxquelles sa femme et ses amis appartenaient). Il est probable en fait qu'il n'avait pas de position idéologique prédéterminée concernant le racisme brésilien et qu'il concevait les relations raciales, de même que les autres relations sociales, comme une question à traiter empiriquement sur le terrain. Mais un autre point peut également être soulevé : les trois jeunes anthropologues ont certainement subi l'influence de leurs assistants. Bien qu'ils aient suivi une initiation au portugais avant leur départ, ils étaient incapables de communiquer seuls avec les autochtones une fois sur place (Consorte, 2007, 2014)⁴¹. Ils ont donc été contraints de recourir en permanence à l'aide de leurs assistants, ce qui n'a pu manquer de créer des liens. D'après Josildeth Consorte, les relations ont été très bonnes entre les jeunes assistantes et les anthropologues au point que les observateurs locaux se méfiaient en permanence de la possibilité d'idylles. Hutchinson a d'ailleurs épousé quelques années plus Carmelita, et Zimmerman, comme on l'a vu, a failli payer de sa vie son amitié avec Gizella. Il est donc très possible que les chercheurs aient été sensibles aux points de vue de ces jeunes femmes. Ceux-ci n'étaient toutefois pas forcément convergents : Carmelita était une fille de propriétaire terrien (blancs), Josildeth était noire et d'un milieu urbain modeste, Gizella était américaine et mariée à un membre de l'élite intellectuelle bahianaise. Il n'est cependant pas interdit de supposer que, de même que les voyageurs du XIXe siècle furent incités à voir le Brésil par les yeux de leurs hôtes, les doctorants de Wagley aient accepté une vision élaborée de façon implicite par les assistantes et les villageois et qui aurait favorisé l'idée de relations raciales harmonieuses. Quoi qu'il en soit, il est notable que Wagley et ses élèves se sont principalement servis de déclarations concernant les statuts sociaux et les classifications raciales. A l'exception d'Harris qui semble avoir voulu laisser une part plus grande à l'observation directe, les « relations raciales » ont été saisies en examinant les représentations sociales et l'évocation des relations personnelles.

Les prolongements dans les années 1960

Métraux, quand il rend compte des résultats du cycle complet dans le courrier de l'UNESCO (Métraux, 1952), affiche une prudence embarrassée qui montre qu'il ne sait comment rendre

⁴¹ Hutchinson expliquera plus tard, en revenant sur son expérience, que les Brésiliens n'apprécient pas les anglophones ne connaissant pas un mot de portugais mais sont prêts à aider avec plaisir les étrangers qui tentent de s'exprimer en portugais (Hutchinson, 1960).

compatibles les conclusions tirées des divers terrains de recherche qui, sur le plan des idées comme des méthodes, sont tout à fait dissemblables. Ainsi Wagley dans l'introduction de *Races et classes dans le Brésil rural*, déclare sans ambiguïté qu'il « n'y a pas de problème racial au Brésil » (au sens de conflit structurel) même si dans les grandes villes du Sud des mesures discriminatoires ont obligé les autorités à prendre des mesures. Selon lui, les fractures brésiliennes sont essentiellement de nature socio-économiques car il n'existe pas de groupes raciaux. C'est exactement l'inverse qu'affirment Costa Pinto, Bastide et surtout Fernandes : la société pauliste est divisée entre blancs et non blancs par un racisme féroce qui met à l'écart noirs et métis dans l'emploi, les mariages et même les rapports quotidiens (Brochier, 2011b, 2014). Si les strates sociales suivent une hiérarchie de couleur c'est que la mobilité des noirs est volontairement bloquée. Pour réduire la visibilité des désaccords, les auteurs qui contribuent à ce numéro spécial de la revue consacré aux résultats des recherches brésiliennes ont, à l'évidence, reçu consigne d'insister sur les réussites du modèle brésilien de façon à justifier l'idée qu'une vie sociale sans racisme est possible. Cela permet à Métraux d'écrire que le Brésil contredit le credo raciste selon lequel « des hommes de races différentes ne peuvent se mêler sans se condamner à la décadence morale et physique ». Mais il se trouve contraint d'ajouter que des doutes ont émergé au sujet de la « démocratie raciale » brésilienne en raison des plaintes des associations noires dans le Sud du pays. C'est que sans doute, affirme-t-il, l'industrialisation, les migrations et l'urbanisation mettraient en danger la coexistence traditionnelle si l'ethos brésilien ne repoussait pas si vivement le racisme. Voilà donc presque effacées les divergences qui sont évidentes quand on lit les livres publiés par chaque équipe de recherche⁴².

Au Brésil, c'est la ligne de Florestan Fernandes et de Bastide qui va s'imposer : la « démocratie raciale » est un mythe destiné à cacher un racisme structurel et une mise à l'écart des noirs au profit des blancs. C'est sans doute ce qui explique que les continuateurs du travail de Wagley aient été des chercheurs proches de lui. Le premier d'entre eux a ainsi été Marvin Harris lui-même. Dans la version publiée de sa thèse (*Town and country in Brazil*, 1956), il modifie sa présentation de la structure des groupes sociaux à *Minas Velhas* en posant que la ligne de couleur constitue en fait la frontière entre le haut et le bas de la pyramide sociale. Dans le chapitre de l'ouvrage collectif publié par l'UNESCO, il avait au contraire affirmé que la ligne de couleur était une frontière interne à la classe moyenne. Cette idée lui semble désormais contestable : « s'il n'y avait pas de hiérarchisation raciale, il n'y aurait qu'une seule strate centrale » (*Ibid.* : 106). Il renforce donc la mise en avant du poids des différenciations raciales et rappelle, comme Thales de Azevedo que la couleur noire est toujours un obstacle pour la mobilité ascendante. Au début des années 1960, dans une version plus générale et systématisée de sa thèse, Harris (1964) précise son opinion sur les idées de Pierson : son prédécesseur se serait sans doute laissé convaincre par ses interlocuteurs brésiliens, toujours prompts à minimiser leurs préjugés. Il le rejoint pourtant au sujet de la faiblesse de la discrimination réelle : « Ce que les gens disent qu'ils feront ou ne feront pas en relation avec les noirs et les métis ne se transforme pas en comportement réel (...) Le préjugé racial en d'autres termes, n'est pas accompagné par la ségrégation et la discrimination systématique » (Harris, 1964 : 95). La raison en est que, comme l'avait affirmé Pierson, il n'y a pas de groupes raciaux : « En dépit des stéréotypes idéaux dans l'échelle sociale, il n'existe aucun rôle réel pour le noir en tant que noir ou pour le blanc en tant que blanc ou pour le mulâtre en tant que mulâtre » (*Ibid.* : 96).

C'est aux mêmes conclusions que parvient Conrad Kottak, un étudiant de Harris⁴³ dont les recherches se sont portées au milieu des années 1960 sur les relations raciales à Arembepe, village de la côte bahianaise. Le cas était rendu intéressant par une population peu différenciée et composée presque uniquement de pêcheurs pauvres, donc des membres des classes populaires. Kottak observe alors qu'en dépit d'un riche vocabulaire racial, les classifications raciales n'avaient aucun effet dans les vies des habitants. Il ne constate aucune discrimination et aucun lien entre la couleur de la peau

⁴² Le commentaire de Klineberg (1956 : 9), n'est pas très différent : « Les résultats ont révélé un peu plus de préjugés et de discrimination, au moins au Brésil, que l'on ne l'avait anticipé, mais toujours considérablement moins que dans d'autres régions avec lesquelles nous sommes familiers ».

⁴³ Et beau-fils de Wagley.

et celui de la réussite économique (mis à part l'effet de l'héritage). Son étude confirme donc à la fois l'absence d'effets des éventuels préjugés de couleur dans le petit peuple, (idée sur laquelle repose la théorie de Pierson), et l'intuition de Wagley selon laquelle des catégories raciales nombreuses, composites et mal applicables sont incompatibles avec une forte discrimination raciale. « Comment, s'interroge Kottak, la ségrégation pourrait-elle exister, comment pourrait-il y avoir une discrimination directe, si les membres de l'unité en question sont incapables de décider quels groupes ils doivent discriminer et sur quelle base constituer ces groupes ? » (Kottak, 1967 : 50). Enfin, Wagley lui-même, s'il n'a pas produit de nouvelles enquêtes de terrain sur les relations raciales brésiliennes a réaffirmé à plusieurs reprises ses positions. Dans « On the concept of social race in the Americas » (1958), il développe l'idée que les catégories et les identités raciales sont des produits sociaux qui renvoient à des réalités contextuelles. Les différentes régions des Amériques n'ont ainsi pas construit leurs « groupes raciaux » de la même manière. On peut y voir une réponse aux idées de Bastide et Fernandes faisant des « noirs » et des « blancs » des réalités fixes et indiscutables. De même, dans la préface à la deuxième édition en anglais de *Races et classes dans le Brésil rural* de 1963, il rappelle que : « Les relations hautement personnalisées entre les gens de classes sociales différentes dans le nord du Brésil se maintiennent, alors que dans le Sud, la vie est plus impersonnelle. Mais l'origine raciale n'est pas devenue un point de conflit sérieux dans la société brésilienne. Les Brésiliens peuvent continuer à appeler leur pays une démocratie raciale » (Wagley, 1963b : 2). La même année, dans *An introduction to Brazil* (1963c), il reconnaît l'existence de formes nettes de discrimination dans le sud du Brésil, mais conteste leur importance structurelle. Cela parce qu'il existe selon lui un fossé entre ce que les gens disent et ce qu'ils font et qu'il ne faut donc pas évaluer la « discrimination » réelle à partir des stéréotypes énoncés verbalement. Une autre raison est que le préjugé de couleur est une survivance du XIXe siècle qui s'atténue avec la blancheur de la peau. Enfin et surtout il souligne qu'il n'existe pas au Brésil de groupes raciaux et que les caractéristiques « raciales » ne sont qu'un élément du statut d'un individu.

Une étrange postérité

La postérité des travaux de Wagley et de ses étudiants a été conditionnée par l'évolution de la lecture du cycle complet des recherches sur les races au Brésil financé par l'UNESCO. La synthèse des résultats contradictoires était malaisée, comme l'a montré l'embarras de Métraux, et le mouvement des idées s'est donc chargé au fil des décennies de privilégier certaines conclusions au détriment des autres. Pour des raisons complexes qui tiennent à l'importance que prendra la carrière de Florestan Fernandes au Brésil et au renforcement des mouvements de défense des minorités (Brochier, 2014), c'est, on l'a dit, l'interprétation avancée par Bastide et Fernandes qui va s'imposer. Leur ouvrage de 1955 *Relações raciais entre brancos negros em São Paulo* a en effet été suivi d'une recherche plus complète publiée par Fernandes en 1964 fondée sur les mêmes matériaux empiriques (*A integração do negro à sociedade de classe*) qui sera traduit en anglais en 1969. Il y défend l'idée d'un pays dans lequel la position des noirs dépendrait de l'instrumentalisation du racisme par les élites blanches, à partir de l'étude du cas de São Paulo. Il était en effet aisé de reprocher à Wagley de ne s'être intéressé qu'au Brésil traditionnel, en voie de disparition, alors que le pays devenait urbain, industriel et donc traversé de tensions fortes et nouvelles. On pouvait aussi lui reprocher sa proximité avec les idées de Freyre, qu'il n'hésita pas à citer régulièrement au moment (les années 1960) où ce dernier s'attirait l'opprobre de la gauche intellectuelle. Il n'est donc guère surprenant que les développements ultérieurs de la sociologie des relations raciales au Brésil aient consisté à étudier des grandes villes ou le pays entier du point de vue des militants noirs, à fournir des analyses statistiques plus globales et à mettre au point des schémas historiques tenant compte de Sud du pays. Une autre influence importante de Wagley a porté préjudice à la postérité de son travail : celle de Pierson. Alors que Florestan Fernandes (1964, 1969, 1972) construisait toute l'argumentation de ses textes sur les races dans les années 1960-70

contre cet auteur, Wagley et ses élèves revendiquaient ouvertement une proximité de vue. Le discrédit de Pierson, patiemment construit par Fernandes et ses disciples (Brochier, 2011a) a logiquement affecté la postérité des travaux ethnographiques des chercheurs Columbia au Brésil.

Si les comptes-rendus de *Race et classes* écrits au cours des années 1950 sont élogieux et fidèles à la substance du livre et aux intentions des auteurs⁴⁴ (Glick, 1953 ; Lopez, 1953 ; Papy, 1955), il n'en va pas de même pour les analyses produites après la diffusion internationale des travaux de Florestan Fernandes dans les années 1960-70. Le sociologue pauliste a en effet adopté la stratégie consistant à ignorer les travaux de Wagley, c'est-à-dire les citer simplement en note parmi d'autres (Fernandes 1964), ou à les assimiler à une version déformée des idées de Pierson : l'absence supposée de préjugés de couleur ou de préjugé racial (Fernandes 1969, 1972). L'une des conséquences est que de nombreux chercheurs, intéressés aux Etats-Unis ou ailleurs par le cas brésilien, ont abordé le cycle de l'UNESCO à travers les analyses de Fernandes qui est l'auteur le plus cité à partir des années 1970. Ainsi Degler (1971), qui essaie de rendre compatibles Wagley et Fernandes ne retient dans le premier que ce qui confirme le second. Skidmore (1972) fait le procès du groupe de Wagley en le rangeant dans le camp des « assimilationnistes » (*sic*) c'est-à-dire ceux qui refusent de dénoncer la « démocratie raciale », terme dont Fernandes avait fait le pilier de son argumentation. En France, Savonnet-Guyot (1979) évoque à peine le nom des anthropologues américains pour ne retenir que les démonstrations de Fernandes. Celles-ci reposent sur l'idée que la théorie d'un pays sans préjugés raciaux est une légende à laquelle il faut opposer l'affirmation du Brésil comme pays raciste, renvoyant pratiquement au statut de complices les chercheurs s'intéressant aux idées de Pierson. Les courants de recherche qui se sont développés à l'Université de Salvador, à l'Institut Candido Mendes, à l'IUPERJ de Rio de Janeiro et à l'Université de São Paulo, notamment grâce aux élèves de Fernandes (comme Octávio Ianni et Fernando-Henrique Cardoso) ont renforcé l'idée que toute étude réaliste des relations raciales brésiliennes devait commencer par la dénonciation du mythe de la « démocratie raciale » (Brochier, 2014). Dès lors, quelle place pour Wagley et ses élèves aujourd'hui ?

Un premier type de lecture, régulièrement repérable chez les spécialistes actuels consiste à ne retenir dans les études bahianaises que la dénonciation des stéréotypes racistes. Les travaux de Wagley et de ses élèves à Bahia se fondaient alors dans un cycle dont les résultats seraient alignés sur les idées de Fernandes. Ainsi Chor Maio (2001 : 134) affirme que le cycle de l'UNESCO a « produit une vaste documentation sur le préjugé et la discrimination contre les Brésiliens noirs » et Guimarães (2004 : 32) lui accorde le mérite d'avoir perçu le préjugé racial « sous la couche dense d'étiquettes sociales ». Plus précis, Winant (1994) range Harris du côté de Bastide et Fernandes comme dénonciateur de la discrimination raciale et de l'idéologie du « blanchissement ». Shériff (2001) est convaincu que Wagley et ses élèves ont démontré un « racialized prejudice » en opposition à l'idée de démocratie raciale. Chor Maio (2009 : 265) fait aussi dire à Hutchinson que la communauté qu'il a étudiée est construite à partir d'une « color line ». Warren et Twine (2002 : 539) assurent que Harris et ses collègues auraient fait la preuve d'un « racisme matériel et symbolique » dans des communautés où la « racialisation du pouvoir politique et économique aurait peu changé depuis l'abolition ». Au fil des lectures biaisées, l'essentiel de la démonstration des anthropologues de Columbia disparaît⁴⁵.

Tout aussi courante est désormais la lecture faisant de Wagley et de ses élèves au mieux des ethnocentristes incapables de comprendre le Brésil, au pire des racistes déguisés. Ainsi pour Wade, (1997) ou Romo (2010) Wagley et ses élèves se seraient trompés en ne voulant pas voir l'importance des préjugés et de la discrimination. Hanchard et Sawyer (2010) leur reprochent, quant à eux, de négliger les incidents racistes à São Paulo et de vouloir privilégier le mépris de classe. Guimarães (1999 : 87), de son côté, parvient à écrire dans la même page que les recherches du cycle

⁴⁴ A l'exception de celle de Bastide (1957) qui ne retient du livre que ce qui sert ses propres thèses, c'est-à-dire l'idéologie du blanchissement, la conscience aigüe des différences physiques raciales, la restriction de l'analyse au Nord rural.

⁴⁵ Il en va généralement de même, quand le cycle entier n'est pas lu et que ses résultats sont envisagés à l'aune de l'opinion d'un seul auteur. Voir par exemple Maurel (2006) qui s'appuie sur Klineberg (1956).

ont « produit la reconnaissance explicite des stéréotypes raciaux et du préjugé de couleur auquel étaient soumis les noirs » et que Harris et Wagley ont « fait compagnie à Pierson dans la négation du préjugé et des races au Brésil ». Hay (2014) dans une ligne plus agressive, estime que Wagley, élevé dans le Texas raciste des années 1920, ne pouvait pas mesurer correctement le niveau de racisme brésilien. Enfin, Warren (2000) range tout simplement Wagley du côté des défenseurs de la « white supremacy » puisqu'il a maintenu l'idée de l'absence d'un problème racial en dépit des plaintes des associations de défense des noirs au Brésil. Cette ligne d'interprétation qui vient essentiellement des Etats-Unis fait écho à l'idée courante au Brésil depuis la réception des travaux de Pierson, que les « chercheurs américains » seraient prêts à déformer la réalité sociale brésilienne pour la faire cadrer avec des perceptions « yankees » (Brochier, 2011). Ainsi Andrade et Schwartz (2017) considèrent que Wagley aurait à sa manière tenté de soutenir les idées de Freyre pour un public américain et aurait volontairement négligé l'étude des villes du Sud.

Ces critiques sont-elles soutenables ? Si on les ajoute à celles, du même type, qui ont été adressées à Pierson, on remarque qu'elles constituent des attaques *ad hominem* destinées à disqualifier les analyses qui contestent la thèse du Brésil pays raciste. Sur ce principe, Wagley et ses élèves voient juste quand ils montrent l'existence de stéréotypes racistes, mais ils sont ethnocentriques ou même racistes quand ils affirment que le mépris de classe est plus fondamental que le bas statut de l'ascendance africaine. Wagley aurait-il été incapable de comprendre qu'être noir nuit à l'ascension sociale au Brésil parce qu'il a grandi au Texas ? Dans ce cas, que pouvait-il d'ailleurs comprendre du Brésil en général ? Dans le contexte intellectuel américain actuel de dénonciation permanente des discriminations de genre, d'ethnie et de race, il est plus probable à notre sens, que l'on ait affaire à une véritable entreprise de mise à l'écart du travail de Wagley et de ses élèves par leur réduction systématique à des prises de position sur le racisme. Ce que l'on reproche en fait à Wagley est de n'avoir pas fait de son étude une entreprise de dénonciation de la « situation raciale brésilienne ». Il faut d'ailleurs remarquer que plusieurs des commentateurs cités plus haut n'ont pas fait de recherches de terrain eux-mêmes sur ces sujets, ne s'intéressent pas aux méthodes d'enquête de Wagley et privilégient les résultats susceptibles d'une interprétation idéologique. Ainsi la critique qui porte sur l'inexistence d'un « problème racial » et l'affirmation d'une « démocratie raciale » chez Wagley néglige la prise en compte de l'évolution du sens des termes entre les années 1940 et aujourd'hui (Brochier, 2014). Les auteurs à la critique la plus radicale supposent également que si Wagley était influencé par son propre arrière-plan personnel, au point de s'aveugler, eux-mêmes échapperaient à ces formes de complaisance. Les arguments patiemment développés par Wagley et ses élèves sont ainsi passés sous silence, selon une stratégie rhétorique initiée par Florestan Fernandes et l'on ne peut que déplorer aujourd'hui que les nombreuses questions que posent leurs enquêtes ne soient pas discutées avec plus de sérieux et d'indépendance d'esprit.

Lire Wagley et ses élèves aujourd'hui

Au-delà des questions d'historiographie, pourquoi donc relire aujourd'hui les publications de Wagley et de ses élèves sur le Brésil ? La première raison est que leurs enquêtes, comme celles de Pierson dix ans auparavant, posent la question de la construction de l'objet « relations raciales ». A l'inverse de Florestan Fernandes et de nombreux autres après lui, Wagley ne conçoit pas la tâche du chercheur comme centrée sur la dénonciation d'un problème social. Les « relations raciales » sont étudiées de manière plus large en même temps que les relations de classes ou les relations statutaires. Sur ces bases, Wagley et ses élèves regardent avant tout selon quelles échelles et quelles conceptions les autochtones se catégorisent mutuellement. N'accordant pas à « la race » un statut prioritaire ou fondateur, ils se placent en position d'interroger la constitution des « races sociales » et donc de mettre en évidence le caractère composite de la notion. Cette perspective est, selon nous, un préalable essentiel à l'étude du cas brésilien en ce qu'il permet d'éviter la mobilisation d'un

« schéma racial » *a priori*, comme l'exemplifie presque à la perfection l'étude de Twine (1997) qui projette sur le Brésil les conceptions des militants noirs développées aux Etats-Unis (« un noir est un noir »). En questionnant la notion de « groupe racial », Wagley affirme la nécessité de regarder les différents rapports sociaux entre individus, même s'il n'est sans doute pas allé assez loin dans ce domaine. Même si l'on admet, comme lui, que les « groupes raciaux » n'existent pas, il n'en est pas moins nécessaire de concevoir que les conséquences de la couleur de peau d'un individu peuvent être nombreuses et se combiner de manières complexes avec d'autres caractéristiques sociales (âge, religion, origines géographiques, sexe, éducation, etc.). Les « relations raciales » peuvent ainsi exister en l'absence de groupes réels de même qu'elles ne se limitent pas au racisme des blancs envers les non blancs. Elles prennent leur sens dans un contexte historique et social qui est généralement local et régional au Brésil, ce qui oblige toute véritable anthropologie des relations raciales dans ce pays au Brésil doit à prendre en compte la complexité des situations. Les enquêtes de terrain permettent donc de préciser ce que l'on peut entendre empiriquement par « relations raciales » en n'isolant pas ces relations des autres, et il aurait été souhaitable que les chercheurs de Columbia développent ces points de méthode.

Plus précisément : à la suite de Pierson, Wagley et Harris font éclater la notion imprécise de « racisme » en la décomposant. Ils distinguent les conceptions méprisantes de la culture traditionnelle (les « proverbes » par exemple) des marques de mépris réelles dans les rapports quotidiens et de la discrimination en tant que pratiques de mises à l'écart. De ce fait la question de la mobilité sociale peut être envisagée autrement que comme un produit automatique de l'existence des stéréotypes. En même temps, ces auteurs posent la question des fondements du mépris pour la peau noire. Leurs données montrent que le type physique africain est déconsidéré car il est une marque d'infériorité sociale héritée et pas une preuve d'une « infériorité biologique » (qui voudrait que le « noir » est un être à part, fondamentalement inférieur dans tous les contextes) comme dans le Sud des États-Unis. Wagley se contente pourtant dans sa conclusion de 1952 de résumer l'acquis des différentes recherches sans préciser la nature des préjugés observés. Il aurait été appréciable qu'il développe la distinction race/classe qui jusqu'à aujourd'hui reste une source de malentendus et de débats⁴⁶. Une critique comparable peut être adressée à ses élèves dont les contributions à l'ouvrage collectif de 1952, toutes rédigées de la même façon, indiquent que l'évolution des relations sociales pouvait faire craindre l'apparition de tensions raciales, en raison de la modernisation économique attendue. Ces développements trop courts sont peu convaincants comme l'avait signalé Willems et Beals (1953) et semblent seulement destinés à tenir compte du caractère « traditionnel » des situations étudiées. Or, la question des effets de la mobilité structurelle sur les « relations raciales » est un chapitre clef et polémique des travaux sur le sujet au Brésil.

Deuxième point important, les enquêtes bahianaises ouvrent le débat sur la question des méthodes d'enquêtes et leurs conséquences. Alors que Costa Pinto à la même époque travaillait sur des statistiques, que Bastide et Fernandes avaient confiés des entretiens à des étudiants et des militants d'associations noires, les élèves de Wagley pratiquent l'enquête ethnologique dans des régions qu'ils découvrent. Comme d'autres chercheurs états-uniens avant eux (en particulier Pierson, Frazier et Landes), ils signalent l'importance du mépris de classe et insistent sur la souplesse des catégories et des classements raciaux. Ces liens entre ethnographie et contenu des analyses sont-ils fortuits ou doit-on les expliquer par les spécificités de la méthode ? Sinon, doit-on les attribuer au décalage culturel ? A l'appui de l'hypothèse d'un lien logique entre méthode et découvertes, on peut remarquer que l'approche ethnographique conduit plus facilement à questionner la notion de groupe racial que les approches démographiques. Celles-ci, en vogue depuis les années 1980, présentent

⁴⁶ Fernandes, et à sa suite ses nombreux disciples dont Fernando Henrique Cardoso et Octavio Ianni, ont ainsi maintenu une fausse interprétation des travaux de Pierson concernant le préjugé de classe et le préjugé de race. Fernandes a ainsi toujours affirmé que Pierson pensait que les noirs étaient méprisés car ils appartenaient au prolétariat. De fait, il lui suffisait de montrer que le mépris s'étendait aux classes moyennes noires pour invalider la thèse prêtée à Pierson. En fait ce dernier cherchait à savoir si le mépris avait une origine sociale (ascendance pauvre et méprisable) ou raciale (infériorité intrinsèque de la « race nègre »). Il penchait pour la première interprétation, ce qui expliquait le mépris pour les noirs en ascension sociale, qu'il avait parfaitement remarqué.

justement l'inconvénient de baptiser « groupe », les agrégats nominatifs fabriqués lors du recueil et du traitement des données démographiques. Ainsi tous les individus cochant la case « race noire » dans un formulaire du recensement sont supposés former un « groupe noir » auquel on prête facilement les caractéristiques d'un groupe réel (qui a des intentions, des normes de comportement, une homogénéité, etc.). Les travaux de Harris, en particulier, ont montré que les groupes pertinents pour l'analyse peuvent être plus difficiles à repérer que des groupes raciaux hypothétiques posés *a priori*. De la même manière, l'approche ethnographique permet de ne pas baptiser « relations » les rapports supposés (entre « groupes » ou individus) construits à partir de constats d'inégalités sociales. Ainsi la mise en évidence de la pauvreté relative des « noirs » par rapport aux « blancs » ne signifient pas une entreprise concertée de mise à l'écart.

Mais la question des méthodes peut sans doute encore être approfondie. Wagley et ses élèves se sont apparemment fondés en premier lieu sur les déclarations des gens qu'ils côtoyaient et ils étaient entourés d'assistants ou de proches qui étaient eux-mêmes brésiliens (les époux Galvão et Cécilia dans le cas de Wagley ; les étudiants pour Harris et ses collègues). Dans quelle mesure, donc, ont-ils constatés des faits par eux-mêmes ou, à l'inverse, arbitré entre des généralisations qui leur étaient fournies déjà constituées ? Par ailleurs, il est légitime de se demander si l'étude de communauté pratiquée par l'équipe de Columbia est appropriée à l'étude des relations raciales. De jeunes novices cherchant à décrire une culture et des modes de vie dans les villages d'un pays inconnu sont-ils à même en quelques mois de saisir toutes les dimensions pertinentes d'une question aussi complexe ? A l'opposé, cette distanciation n'est-elle pas salutaire dans un domaine saturé d'enjeux politiques ?

Le but de cet article n'est cependant pas de répondre à toutes ces questions mais de rappeler leur pertinence et leur nécessité. Relire les travaux du cycle de l'UNESCO est une occasion de s'interroger sur les pratiques actuelles ou passées d'étude des relations raciales. Dès lors, les défenseurs de l'ethnologie de même que les historiens des sciences sociales ne peuvent laisser de s'inquiéter de certaines tendances actuelles des sciences sociales appliquées au Brésil des deux côtés de l'Atlantique. Celles-ci relèguent l'ethnographie au second rang dans un domaine d'étude où son importance est sans aucun doute essentielle tout en révisant l'histoire de l'anthropologie d'une manière ouvertement partielle et biaisée, obscurcissant ainsi une partie des enjeux épistémologiques au profit d'une ligne d'une idéologie.

Références

Andrade, Jonathan & Scharcz, Lilia

2017 « Jonathan de Andrade e Charles Wagley : nós mestiços », ZUM, 24 novembre : Revistazum.com.br/exposicoes/Jonathanandrade-eu-mestiço.

Angell, Robert

1950 « UNESCO and social science research », *American Sociological Review*, 15, (2) : 282-287.

Azevedo, Thales de

1953 *Les élites de couleur dans une ville brésilienne*. Paris : Unesco.

Banton, Michael

2008 « UNESCO Statements on Race ». In R. Schaefer, (ed.), *Encyclopedia of Race, Ethnicity and Society* : 1096-1098. Thousands Oaks : Sage.

Barilier, Etienne

2019 *Alfred Métraux ou la terre sans mal*. Lausanne : PPUR Presses.

Barros, Luitgarde O. C.

2000 *Arthur Ramos e as dinâmicas sociais de seu tempo*.

Maceió : Universidade Federal de Alagoas.

Bastide, Roger

1957 « Race relations in Brazil »,

International Social Science Bulletin, 9, (4) : 495-512.

Bastide, Roger & Fernandes, Florestan

1955 *Relações raciais entre brancos negros em São Paulo*.

São Paulo : Anhembi.

Bastos, Elide Rugai

1988 « Um debate sobre a questão do negro no Brasil »,

São Paulo em perspectiva 2, (2) : 20-26.

Brochier, Christophe

2010, *Pratiquer l'enquête de terrain au Brésil : expériences personnelles et histoire des recherches empiriques (1930-1970)*, HDR, Sociologie. Université Lyon II.

2011a « De Chicago à São Paulo : Donald Pierson et la sociologie des relations raciales au Brésil »,

Revue d'histoire des sciences humaines, (25) : 293-324.

2011b « Oracy Nogueira, entre São Paulo et Chicago : l'exploration des relations raciales », *Revue Européenne des sciences sociales*, 49, (1) : 179-208.

2014 « Le concept de 'démocratie raciale' dans l'histoire intellectuelle brésilienne », *Revue de synthèse*, 135, (1) : 123-150.

2016a « L'utilisation des récits de voyage dans l'étude des relations raciales au Brésil (XIXe-XXe siècle) », *Nuevo mundo*, 25 janvier.

2016b La naissance de la sociologie eu Brésil. Rennes : PUR.

Bilden, Rüdiger

1929 « Brazil, Laboratory of Civilization », *The Nation*, 16 janvier : 73-74.

Chor Maio, Marcos

1997 *A história do projeto Unesco: estudos raciais e ciências sociais no Brasil*, thèse de doctorat en sciences politiques, IUPERJ.

1998 « O Brasil no concerto das nações: a luta contra o racismo nos primórdios da Unesco », *Historia, Ciências, Saude-Manguinhos*, Rio de Janeiro, 5, (2) : 375-413.

1999 « Tempo controverso. Gilberto Freyre e o projeto UNESCO », *Tempo Social*, 11, (1) : 111-136.

2001 « UNESCO and the study of race relations in Brazil : regional or national issue ? », *Latin American Research Review*, 36, (2) : 118-136.

2004 *Ciência, política e relações internacionais: ensaios sobre Paulo Carneiro*. Rio de Janeiro : FioCruz.

2009 « Estudos de comunidade e relações raciais : o convenio Columbia-universidade da Bahia-UNESCO na década de 1950 », *Cadernos de campo* (18) : 257-271.

2014 « O contraponto paulista : Florestan Fernandes, Oracy Nogueira e o projeto Unesco de relações raciais », *Antíteses*, 7, (13) : 10-39.

Chor Maio, Marcos & Consorte, Josidelth Gomes

1996 « Thales de Azevedo : desaparece o último dos pioneiros dos antropólogos brasileiros de formação médica », *Historia, Ciências, Saude-Manguinhos*, 3, (1) : 133-171.

Consorte, Josildeth Gomes

1999 « Lembrando Costa Pinto. Memórias das ciencias sociais no Brasil », in : M. Chor Maio & G. Villas Boas, *Ideias de modernização e sociologia no Brasil. Ensaio sobre Luiz Aguiar Costa Pinto*, Porto Alegre : Ed. UFRGS.

2007 « Recordações de um aprendizado antropológico », in : C. Pereira & L. Sansone, *Projeto Unesco no Brasil. Textos criticos*. Salvador : Edufba.

2014 « O projeto Columbia : um resgate necessário », *Revista HISTEDBR*, 56 : 17-25.

Degler, Carl

1971 *Neither black nor white. Slavery and racial relations in Brazil and the United States*. New York : Mac Millan.

Fernandes, Florestan,

1972 *O negro no mundo dos brancos*. São Paulo : Difusão europeia do livro.

1969 « Beyond poverty, the negro and the mulatto in Brazil », *Journal de la société des Américanistes*, 58 : 121-137.

1964 *A integração do negro à sociedade de classe*. Boletim nº301, Faculdade Filosofia Ciência e Letras, Universidade de São Paulo.

Frazier, Franklin

1942 « Some aspects of race relations in Brazil », *Phylon*, 3, 3 : 287-295.

1944 « A comparison of Negro-White relations in Brazil and the United States », *Translations of the New York Academy of Sciences*, 6-7 : 265-269.

Figueiredo, Erika, Silva Isabella Oliveira, Damsceno, Janaína,

2009 « Entrevista com Josildeth Gomes Consorte : os 60 anos do projeto de pesquisa sociologica do estado da Bahia e a universidade de Columbia », *Cadernos de Campo*, 18, (18) : 201-215.

Freyre, Gilberto

1935 *Estudos Afro-brasileiros*, Ariel Editora : Rio de Janeiro.

1945 *Brazil an interpretation*. New York : Knopp.

1951 « Mestre Métraux em Salvador da Bahia », *O Cruzeiro*, Rio de Janeiro, 08 septembre.

Glick, Clarence

1953 « Review of Class and race in rural Brazil », *American Sociological Review*, 18, (6) : 707.

Guimarães, Antonio Sérgio

2004 « O projeto UNESCO na Bahia »,

Colloque *O projeto UNESCO no Brasil*, 12-14 janvier, Salvador.

Hanchard Michael & Sawyer Mark

2010 « No longer invisible. Afro-latin political mobilisation »

in : P. Hill & J. Solomos, *The Sage Handbook of race and ethnic studies*.

London : Sage.

Harris, Marvin

1952 « Les relations raciales à Minas Velhas, communauté rurale de la région montagnaise du Brésil central, », in : C. Wagley, *Races et classes dans le*

Brésil rural. Paris : Unesco.

1956 *Town and country in Brazil*. New York : University of Columbia Press.

1964 *Patterns of race in the Americas*. New York : Walker.

Hellwig, David

1992, *African-American Reflections on Brazil's Racial Paradise*.

Philadelphia : Temple University Press.

Harrisson, Ira & Harrisson, Faye

1999 *African american pioneers in anthropolog.*

Urbana : University of Illinois Press.

Hay, Fred

2014 «Race, culture and history. Charles Wagley and the anthropology of the african diaspora in the Americas »,

Boletim Museu paraense Emílio Goeldi, 9, (3) : 695-705.

Hutchinson, William Harry

1952 « Les relations raciales dabs une communauté rurale du Recôncavo (Etat de Bahia) », in : C. Wagley, *Races et classes dans le Brésil rural*. Paris : Unesco

1957 *Village and plantation life in northeastern Brazil*.

Seattle : University of Washington Press.

1960 *Field guide to Brazil*. Washington : National Academy of Science.

Klineberg, Otto

1956 « The role of the psychologist in international affairs »,

The Journal of Social Issues, 12, (9) : 3-18.

Lopez, Juarez

1953 « Review of *Class and race in rural Brazil* »,

American Journal of Sociology, 59, (3) : 292-293.

Macagno, Lorenzo

2013 « Alfred Métraux : antropologia aplicada e lusotropicalismo » *Etnográfica* 17, (2), 217-239.

Maurel, Chloé

2006, L'Unesco de 1945 à 1974. Thèse de doctorat d'histoire, Université Sorbonne, Paris I.

2007 « 'La question des races'. Le programme de l'Unesco », *Gradhiva*, (5) : 114-131.

2015 « Otto Klineberg (1899-1992), la psychologie appliquée à l'antiracisme, à la paix et à la compréhension internationale », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, (127) : 75-94

Métraux, Alfred

1950 « Race et civilisation », *Le courrier de l'UNESCO* (6-7) : 7-8.

1951a « Le Brésil a-t-il réalisé l'harmonie raciale ? »

Le courrier de l'UNESCO, 4, (4) : 3.

1951 b, « Les activités de l'UNESCO dans le domaine de l'anthropologie »,

Boletín Bibliográfico de Antropología Americana, 14, (1) : 7-9.

1952 « Une enquête sur les relations raciales »

Le courrier de l'UNESCO, 5, (8-9) : 6.

1961 « Pour l'harmonie des races »

Le courrier de l'UNESCO, 14, (2) : 28-29.

1978 *Itinéraires I*, Paris : Payot.

Métraux, Alfred & Verger, Pierre

1994 *Le pied à l'étrier. Correspondance 1946-1963*.

Paris : Jean-Michel Place.

Motta, Roberto

2009 «A fundação Joaquim Nabuco e o legado do departamento de antropologia », *Ciência e trópico*, 33, 1, (1) : 25-40

Nascimento, Abdias

1968 *O negro revoltado*. Rio de Janeiro : Nova fronteira.

Pace, Richard

2014 « O legado de Charles Wagley : uma introdução », *Boletim Museu paraense Emílio Goeldi*, 9, (3) : 597-614.

Pallares-Burke, Maria Lúcia

2012 *O triunfo do fracasso : Rüdiger Bilden, o amigo esquecido de Gilberto Freyre*. São Paulo : Unesp

Papy, Louis

1955 « Compte-rendu de Races et Classes dans le Brésil rural », *Les cahiers d'Outre-mer*, 8, (31) : 299-301.

Pierson, Donald

1942 *Negroes in Brazil : a study of race contact at Bahia*.

Chicago : University of Chicago Press.

1950 « Race prejudice as revealed in the study of racial attitudes », *International social science bulletin*, 4, (2) : 467-477.

Ramos, Arthur

1941 « The negro in Brazil, *The journal of negro education*, 10, (3) : 515-23.

1943 *Guerra e relações de raça*. Rio de Janeiro : Departamento editorial da união nacional dos estudantes.

1949 « The question of race and the democratic world », *Le courrier de l'UNESCO*, 1, (10) : 14.

Ribeiro, René

1956 *Religião e relações raciais*. Rio de Janeiro : Ministério de Educação e Cultura.

Romo, Anadelia

2010 *Brazil's living museum race reform and tradition in Bahia*.

Chapel Hill : The University of North Carolina Press.

Rosa, Francisco Santos

1993 *A aliança e a diferença : uma leitura do itinerário intelectual de Charles Wagley*. Mémoire de mestrado en anthropologie, Université de Campinas.

Roosevelt, Theodore

1914 « Brazil and the Negro », *Outlook*, (106) : 409-11.

Sansone, Livio

2006 « Desigualdades duráveis, relações raciais e modernidades no Recôncavo : o caso de Sao Francisco do Conde », *Revista USP*, (68) : 234-251.

Savonnet-Guyot, Colette

1979 « Race et classes au Brésil. La démocratie raciale en question », *Revue française de science politique*, 29, (4-5) : 877-894.

Sheriff, Robin

2001 *Dreaming equality. Color, race and racism in urban Brazil*.
New Brunswick, : Rutgers University.

Silva, Isabela Oliveira

2012 *De Chicago à São Paulo : Donald Pierson no mapa das ciências sociais (1930-1950)*. Thèse de doctorat en sociologie, USP.

Skidmore, Thomas

1972 « Fact and myth : discovering a racial problem in Brazil », *Helen Kellogg Institute for International Studies*, working paper (173).

Stockzkowski, Victor

2007 « Racisme, anti-racisme et cosmologie lévi-straussienne », *L'Homme*, (182) : 7-51.

Twine, France Winddance

1997, *Racism in a racial democracy*. New Brunswick, Rutgers University Press.

Vila Nova, Sebastião

1998 *Donald Pierson e a sociologia de Chicago na sociologia brasileira*.
Lisboa : Vega.

Wade, Peter

1997 *Race and ethnicity in Latin America*,
London : Pluto Press.

Wagley, Charles

1952 *Races et classes dans le Brésil rural*. Paris : Unesco.

1958 « On the Concept of Social Race in the Americas », in : *Actas del XXXIII Congreso Internacional de Americanistas*, San Jose, 20–27 Julio, Tomo 1.

1963 « Alfred Métraux, 1902-1963 »,

American Anthropologist, 66, (3) : 603-613.

1963b *Race and class in rural Brazil* [2nd édition]. Paris : Unesco.

1963c *An introduction to Brazil*. Columbia University Press.

1970 « Serendipity in Bahia, 1950-1970 », *Universitas*, (Salvador), (6-7) : 29-40.

2011 « Charles Wagley : interview », document vidéo disponible à :

https://www.youtube.com/watch?v=e_b1YrKu0Ts

Warren, Jonathan

2000 « Masters in the field : white talk, white privilege, white biases »
in : F. Twine & J. Warren, *Racing research*. New York University Press.

Willems, Emílio

1953 « Letter to the editor », *American Journal of Sociology*, 59, (1) : 59-60.

Winant, Howard

1994 *Racial conditions*. Minneapolis : University of Minesota Press.

Zimmerman, Ben

1952 « Les relations raciales dans la région aride du Sertão », in : C. Wagley,
Races et classes dans le Brésil rural, Paris : UNESCO.